

C. BARTHAS

FATIMA

MERVEILLE DU XX^e SIÈCLE

*« Fátima n'a pas dit encore au monde
son dernier mot. Depuis le début, la
ferveur grandit, le miracle augmente,
le mystère se développe... »*

Cardinal CEREJEIRA.

FATIMA-ÉDITIONS

3, rue Constantine, TOULOUSE (FRANCE)

FÂTIMA
MERVEILLE DU XX^e SIÈCLE
(D'après les témoins et les documents.)

DU MÊME AUTEUR

EVANGILE ET NATIONALISME, grand in-8^e de 500 pages, ÉDITIONS SPES, 1933. Gros travail d'exégèse et de critique historique avec conclusions doctrinales.

LE CHRIST DEVANT LA QUESTION NATIONALE (résumé du précédent), in-12 de 228 pages. Préface de S. Em. le Cardinal Saliège. FATIMA-ÉDITIONS, 1945.

IL ÉTAIT TROIS PETITS ENFANTS, vie pénitente et secrète des voyants de Fâtima. Approbation et bénédiction spéciale de S. S. Pie XII; grand in-12 de 264 pages; illustrations photographiques; 5^e édition. FATIMA-ÉDITIONS, 1957.

FÂTIMA ET LES DESTINS DU MONDE, preuve par les faits que le message de Fâtima apporte le salut au monde. Lettre élogieuse du Saint-Père, 124 pages, photos, 2^e édition. FATIMA-ÉDITIONS, 1957.

POUR LA PROPAGANDE

LE MYSTÈRE DE FÂTIMA, vue d'ensemble. Brochure illustrée de 64 pages, FATIMA-ÉDITIONS, 1957.

FÂTIMA

Merveille du XX^e siècle

d'après les témoins et les documents

par M. le Chanoine C. BARTHAS

Nouvelle édition, entièrement refondue et mise au point

(Tirage d'octobre 1957 — 280^e mille)

« Fâtima n'a pas dit encore au monde son dernier mot. Depuis le début, la ferveur grandit, le miracle augmente, le mystère se développe... »
Cardinal CEREJEIRA.

FATIMA-ÉDITIONS
3, rue de Constantine
TOULOUSE

DECLARATION

En parlant des apparitions, prodiges et faits surnaturels de Fátima, nous entendons les rapporter dans le sens et dans la mesure où l'autorité ecclésiastique les a approuvés ou les approuvera, sans vouloir nullement prévenir le jugement du Saint-Siège.

Nihil obstat :

Die 24 Januarii 1952
L. CAPÉLAN
c. d.

Imprimatur :

Die 29 Januarii 1952
JULES, card. SALÉGER,
archev. de Toulouse.

La plus grande partie des documents photographiques qui illustrent ce livre sont notre propriété.
Nous remercions bien sincèrement le Service des Archives du Sanctuaire de Cova da Iria et le Syndicat National de l'Information (de Lisbonne) qui nous ont procuré les autres.

Fátima-Éditions.

Copyright by Fátima-Éditions, Toulouse, reproduction interdite.
Droits de traduction réservés pour tous pays.

LETTERE DE S. ÈM. LE CARDINAL
LUIGI MAGLIONE, Secrétaire d'État,
au nom de Sa Sainteté Pie XII
à M. le Chanoine C. BARTHAS.



Du Vatican, le 21 juillet 1942.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Le filial hommage que le R. P. G. de Fonseca et vous-même avez eu à cœur d'offrir à Sa Sainteté pour son jubilé épiscopal, en déposant à Ses pieds votre ouvrage Fátima, merveille inouïe, n'a pas manqué de toucher profondément l'Auguste Pontife. Il a mis trop d'espoir dans la miséricordieuse intercession de la Très Sainte Vierge pour l'apaisement du conflit qui ensanglante le monde, il a trop vivement sollicité à cet égard le recours des enfants envers leur toute-bonne et toute-puissante Mère du Ciel, il est trop ému de la coïncidence des merveilles de Fátima avec son propre sacre, en 1917, pour ne pas agréer avec une particulière reconnaissance ce double témoignage d'une dévotion mariale et pontificale à la fois.

Le Saint-Père se plaît à vous féliciter, Monsieur le Chanoine, de la version française, que vous avez faite avec autant de talent que de piété, de l'œuvre si méritante du R. P. G. da

8

LETTRE

Fonseca. Déjà, votre livre exquis : Il était trois petits enfants... avait avantageusement attiré l'attention du public français, et surtout de la jeunesse, sur le message de Fátima. Aujourd'hui, c'est dans toute son ampleur que ce haut fait de l'histoire religieuse contemporaine se trouve exposé et traité. Puisse-t-il rappeler les hommes à l'observation des vérités surnaturelles, dont il est le signe, en dehors desquelles le monde chercherait en vain l'ordre et la paix! Puisse-t-il développer dans nos cœurs un plus vif amour de la Très Sainte Vierge, qui est la voie indispensible pour aller le plus vite et le plus sûrement à Jésus! C'est dans cette douce confiance que Sa Sainteté vous renouvelle, Monsieur le Chanoine, ainsi qu'au Révérend Père de Fonseca, la Bénédiction Apostolique.

Veuillez agréer, s'il vous plaît, avec mes compliments les meilleurs, l'hommage de mon religieux dévouement.

L. Card. MAGLIONE.

Autres approbations.

Nos travaux sur Fátima ont reçu encore l'approbation d'un grand nombre de cardinaux, archevêques, évêques, théologiens, prédicateurs, pasteurs d'âmes, missionnaires, etc... dont les lettres, parfois émouvantes, feraient un gros volume. Contentons-nous de citer quelques lignes du très regretté Mgr. René Fontenelle, chanoine de Saint-Pierre du Vatican.

Cité du Vatican, le 20 mai 1942.

CHER ET VÉNÉRÉ MONSIEUR LE CHANOINE,

C'est avec une bien douce émotion, que j'ai reçu votre délicat et pieux hommage de Fátima, merveille inouïe. Voilà une somme de cette « légende dorée » mariale, comme l'appelait le Cardinal Maglione au nom du Saint-Père, destinée à marquer profondément les âmes de la dévotion à la Sainte Vierge, et même, s'il plaît à Dieu, sous l'influence de l'Esprit Créateur et Consolateur, à renoueler la face de la terre, (qui en a bien besoin, en ce moment!), selon les paroles liturgiques de la Pentecôte. Ce grand signe dans le Ciel et sur la terre n'a pas dû nous être donné en vain. Il recèle une grâce exceptionnelle

LETTRE

9

de conversion et de rénovation spirituelle, que la Providence réservait sans doute à nos temps troublés. Soyez félicité, cher Monsieur le Chanoine, de vous en être fait, pour notre chère et pauvre France, le héraut et l'apôtre. Avec le Père G. de Fonseca, Notre-Dame vous a choisis pour cet évangile marital un peu comme elle avait choisis les chers petits François, Jacinte et Lucie — et c'est un grand insigne, dont je veux avant tout vous féliciter, plus encore que du talent, pourtant très remarquable, que vous avez mis à la composition de ce grand et noble travail. A cet égard toutefois, même à ne se placer que sur le plan humain, on ne saurait trop, en effet, vous savoir gré des industries d'intelligence et de cœur, que vous avez mises en œuvre pour élever ce monument vraiment définitif. Déjà votre livre : « Il était trois petits Enfants » m'avait ravi; il avait fait la joie et l'édification de mon jeune entourage romain, qui se le passe encore de main en main; mais que ne sera-ce pas de « Fátima, merveille inouïe », ce dernier mot de la question, et dont on peut attendre certainement tant d'immenses bienfaits, une révolution spirituelle peut être, seule encore visible aux yeux des Anges! C'est vous dire, cher Monsieur le Chanoine, quelle voudrait être la qualité de mes compliments et de mes vœux; c'est vous dire quelle est la ferveur de ma reconnaissance... »

Le Congrès Marial du « Message de Fátima et la Paix », tenu à Lisbonne du 7 au 11 octobre 1951, fut l'occasion pour l'auteur de recevoir, pour ses travaux sur Fátima, les plus flatteuses félicitations des plus hautes personnalités de ce Congrès. Nous sommes particulièrement reconnaissant de celles que daigna nous exprimer Son Eminence le Cardinal-Légit, Federico Tedeschi.

Les délégués américains — en particulier M^{rs} Fulton Sheen, le grand orateur de la radio qui représentait S. Èm. le Cardinal Spellmann dont il est l'auxiliaire — nous ont assuré qu'ils avaient connu Fátima par nos publications, qui restent, ont-ils bien voulu nous dire, les meilleures de toutes sur la question.

Notre dernier ouvrage : *Fátima et les destins du Monde*, nous a valu d'autres nombreuses félicitations : S. Èm. le Cardinal Feltrin, S. Èm. le Cardinal Liénart, Leurs Exc. M^{rs} Sembel, évêque de Dijon, M^{rs} Le Couédic, évêque de Troyes, M^{rs} Piérard, évêque de Châlons, etc., de M. Gilbert Renault (Colonel Rémy),

etc... Mais surtout il nous a valu la très haute approbation de Sa Sainteté Pie XII par la lettre suivante de la Secrétairerie d'Etat :

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITA'
N. 378615

Dal Vaticano, li 17 juillet 1956.

MONSIEUR LE CHANOINE,

Le Saint-Père a bien reçu, accompagné de votre filiale lettre, l'exemplaire que vous Lui avez adressé de votre dernier ouvrage : *Fátima et les Destins du Monde*, préfacé par Son Eminence le Cardinal Patriarche de Lisbonne.

Sa Sainteté connaît et apprécie votre zèle marial et a déjà eu l'occasion de vous le témoigner à propos de vos précédents ouvrages. Elle souhaite volontiers que celui-ci, comme vous le désirez vous-même, ait pour effet d'accroître encore la confiance du peuple chrétien en la Vierge Marie. Et en gage de Sa paternelle bienveillance, le Souverain Pontife, invoquant l'aide divine sur la continuation de vos travaux, vous envoie de tout cœur la Bénédiction Apostolique implorée.

Veuillez agréer, Monsieur le Chanoine, l'assurance de mes sentiments bien dévoués en N.-S.

A. DELL'ACQUA,
Subst.

AVANT-PROPOS

Dans l'avant-propos de la première édition (1941), nous constatons la profonde ignorance du public français sur le sujet de Fátima, vingt-quatre ans après les événements de 1917. Bientôt cette ignorance faisait place à une grande curiosité, surtout à la suite des déclarations solennelles du Souverain Pontife Pie XII et de la Consécration qu'il fit de l'Eglise et du Monde au Cœur immaculé de Marie dans son Message à la nation portugaise lors de la clôture de l'année jubilaire des apparitions (31 octobre 1942). Il y eut même alors un élan de ferveur populaire vers celle qui avait promis la paix au monde si son message était observé.

Cependant certains milieux gardaient une attitude très réservée. Et pendant quelque temps — par suite de causes diverses qu'il n'entre pas dans nos intentions d'analyser — il a semblé qu'un voile d'oubli ait voulu recouvrir cette grâce insigne de Marie à notre siècle égaré. Même on aurait trouvé facilement certains indices d'une sorte de conspiration du silence autour de ce « haut fait de l'histoire contemporaine ».

Tandis que le Souverain Pontife a daigné honorer nos trois principaux ouvrages sur ce sujet de ses félicitations et d'une bénédiction très spéciale, félicitations et bénédictions que Sa Sainteté voulait bien renouveler à l'égard de toute notre œuvre de Fátima-Éditions, dans une audience particulière à notre représentant le 14 juillet 1948,

— tandis que Pie XII ne cesse par des actes publics et solennels de manifester la plus grande dévotion envers Celle qu'il a voulu couronner comme Reine du Portugal et du Monde, notamment en demandant un Congrès Mondial pour l'étude du « Message de Fátima et la Paix »⁽¹⁾ et en désignant le Sanctuaire de Cova da Iria comme lieu des solennités principales du Jubilé de 1951,

(1) Le scandale des quelques congressistes français fut le mutisme absolu de la presse de chez nous sur un événement si important.

— tandis que dans presque tous les peuples de l'univers on constate un puissant élan de confiance vers Celle qui a promis la conversion de la Russie et la paix du monde, et qu'à l'exhortation de leurs chefs religieux rappelant les désirs de Marie, des foules innombrables adressent au ciel pour ce double et unique objet, d'ardentes supplications dans des manifestations d'une ampleur inouïe jusqu'ici,

— tandis que Son Eminence le Cardinal Cerejeira pouvait écrire déjà en 1942 : « Depuis le début, la ferveur grandit, le miracle augmente, le mystère se développe... »

— la presse de chez nous méconnaît trop ce « mystère » et tout le mouvement de ferveur mariale qu'il a provoqué, et, dans bien des milieux, nous constatons encore, envers ce prodigieux événement, soit une ignorance inexplicable, soit une indifférence et une discrétion qu'il nous sera sans doute permis ici de qualifier d'excessives.

Ne voulant rien négliger de ce qui dépend de nous pour que nos compatriotes puissent connaître ce Message et l'importance que la Providence semble y attacher, nous avons, malgré des difficultés certaines, entrepris cette nouvelle édition de notre principal ouvrage, et nous demandons à tous les amis de Notre-Dame et de la Paix de nous aider à le répandre largement dans tous les milieux.

✽

Depuis nos premières publications qui datent déjà de dix-sept ans, la connaissance des divers aspects du « mystère » de Fátima a progressé. Et cela explique tout naturellement les différences entre nos éditions successives.

Nous ne répéterons pas ce que nous avons dit en tête de nos précédentes éditions sur les sources de notre documentation, laquelle nous avait été fournie en grande partie par deux prêtres portugais, les Pères Castelbranco, S. Sp. et da Fonseca, S. J. Nous allons pouvoir utiliser en plus les abondantes observations, interrogatoires, notes et documents divers recueillis ou transcrits par nous-même pendant nos divers séjours au Portugal.

Là-bas nous avons pu nous entretenir avec de nombreux témoins survivants des événements de 1917, notamment le père et la mère de Jacinto et de François, — fouiller les archives du sanctuaire et les documents de l'évêché de Leiria, — avoir trois entretiens avec le témoin le plus fidèle et le plus

autorisé, Sœur Marie-Lucie du Cœur Immaculé, — lire et traduire la totalité des quatre cahiers qu'elle a écrits, en diverses circonstances, à la demande de M^{re} José Correia da Silva, entre 1937 et 1941, — et aussi nous avons pu constater et admirer la confiante ferveur du peuple portugais pour sa cèteste protectrice.

Divers ouvrages publiés récemment au Portugal (João de Marchi, Galamba, Costa Brochado, etc.) nous ont aussi aidé à enrichir notre documentation.

Enfin nous pouvons utiliser les données d'une correspondance avec des personnalités du monde entier qui suivent, comme nous, l'évolution du « mystère » de Fátima.

Nous avons cru être utile à beaucoup de prédicateurs et de conférenciers en ajoutant après chaque chapitre des notes critiques ou explicatives, qui n'auraient pu entrer dans le cours du récit sans l'alourdir.

✽

Comme chacun de nous sait maintenant, les apparitions de Fátima, avec leurs circonstances, sont parvenues à la connaissance du public par paliers successifs. Dans notre récit, nous allons présenter les faits dans leur ordre chronologique réel, sans faire état de cette « révélation » graduelle et fragmentée sauf pour mentionner, lorsque ce sera utile pour l'intelligence des événements, la manière dont ils ont été connus.

Nous nous garderons bien de distinguer et de séparer, comme tel auteur, les éléments « historiques » et les éléments « mystiques » de ce récit. Les deux sortes d'éléments se compénétrèrent trop intimement : l'histoire est pleine de « mystère » et le « mystère » est la trame essentielle de l'histoire.

✽

On ne trouvera plus dans ce livre la troisième partie des éditions antérieures : Les Voyants. Elle faisait double emploi avec notre ouvrage spécial : Il était trois petits enfants... où est contée la vie secrète et pénitente des postoureaux d'Aljustrel. Et elle alourdirait le livre, sans être d'une grande utilité pour l'intelligence du « mystère » et du message de Fátima. Les principaux éléments utiles dans ce but en ont été incorporés aux autres parties.

Tout le reste de l'ouvrage a été remanié et mis au point avec le plus grand soin. La partie documentaire a été allégée de textes anciens (que l'on pourra retrouver au besoin dans nos précédentes éditions), enrichie de quelques documents nouveaux particulièrement intéressants pour l'historien, et organisée dans un ordre plus méthodique.

Enfin la présentation typographique du livre est bien supérieure à celle que nous avons contrainit d'adopter les dures années où il fut d'abord édité.

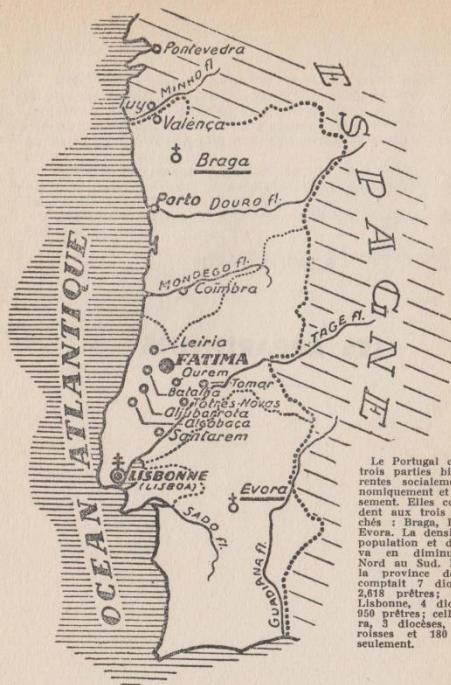
Daigne Notre-Dame bénir cette nouvelle et modeste contribution à sa gloire!

Toulouse, le 1^{er} septembre 1957.

C. BARTHAS.

PREMIÈRE PARTIE

LES APPARITIONS



LE PORTUGAL
en trois provinces ecclésiastiques

Le Portugal comprend trois parties bien différentes socialement, économiquement et religieusement. Elles correspondent aux trois archidiocèses : Braga, Lisbonne, Evora. La densité de la population et du clergé va en diminuant du Nord au Sud. En 1935, la province de Braga comptait 7 diocèses et 2.618 prêtres; celle de Lisbonne, 4 diocèses et 950 prêtres; celle d'Evora, 3 diocèses, 360 paroisses et 180 prêtres seulement.



NOTRE-DAME-DU-ROSAIRE DE FATIMA
SUR SON PAVILLON FLEURI
(Statue de la Capelinha.)



LES TROIS PASTOUREAUX EN 1917
JACINTE, FRANÇOIS, LUCIE

Dans les temps modernes, la monarchie, quoique liée à l'Eglise par ses origines, ses traditions et même par des pactes officiels qui lui donnaient des droits exceptionnels en matière ecclésiastique, se montra trop faible contre les menées des Loges, quand elle ne s'en faisait pas complice.

Elle en fut enfin victime. Le 1^{er} février 1908, le roi Carlos et le prince héritier furent assassinés. Le jeune Manoël, proclamé roi à la place de son père, réussit à se maintenir encore deux ans. Le 5 octobre 1910, il quittait le pays : la République était proclamée et bientôt commençait une triste période de désordres, d'anarchie et de persécution religieuse qui eût, semble-t-il, abouti à une totale décadence si la Reine du Ciel n'avait apporté un secours inespéré à ce peuple qui l'aimait, à ce pays qui n'a jamais cessé d'être vraiment la « Terre de Sainte Marie » (2).

En effet, les rois de Portugal, depuis le premier, avaient choisi la Mère de Dieu pour patronne (*Padroeira*) de la dynastie et de la nation. A cette sorte de contrat, malgré révolutions et persécutions, le peuple portugais resta constamment fidèle. Au xvii^e siècle, le roi Jean IV consacra solennellement son royaume à Notre-Dame de la Conception (20 octobre 1646).

Ses habitants se plaisaient et se plaisent toujours à porter les noms des diverses fêtes mariales : Maria da Conceição, da Purificação, da Assunção, das Dores (des Douleurs), do Carmo, etc... Ses paysans et ouvriers ont bâti, à tous les sommets des coteaux et à tous les carrefours des routes, des oratoires, des chapelles, parfois de grands sanctuaires en son honneur.

(2) La superficie et la population du Portugal sont environ le sixième de celles de la France. Il possède des provinces d'outre-mer peuplées de 11 millions d'habitants, restes d'un grand empire dont le plus important joyau, le Brésil, est devenu maintenant lui-même une grande nation. A cause de cette expansion coloniale des siècles passés, la langue portugaise est parlée actuellement par plus de 60 millions d'hommes.

LE PORTUGAL ET FATIMA

« Terre de Sainte Marie. »

Dès le vii^e siècle, le territoire qui constituait l'ancienne province romaine de Lusitanie, avait été conquis par les Sarrazins ou Maures. Vers la fin du xi^e siècle, Alphonse VI, roi de Léon et de Castille, le reprit en partie aux envahisseurs.

En 1095, Alphonse donna la région entre Minho et Douro à son gendre Henri, comte de Bourgogne, qui prit le titre de Comte de Portugal (1). Celui-ci agrandit ses domaines aux dépens des Musulmans.

Le fils du comte Henri, Afonso Henriques, gagna sur les Maures la bataille décisive d'Ourique. Ses soldats, enthousiasmés le proclamèrent roi sur le lieu même du combat.

Son suzerain, Alphonse de Castille, protesta contre cette usurpation. Henriques demanda et obtint la protection et la suzeraineté du Pape. Une diète, convoquée à Lamego (1143), rédigea une Constitution qui ne reconnaissait au nouveau royaume d'autre seigneur sur terre que le Pape, auquel il devait rendre chaque année l'hommage symbolique de quatre onces d'or.

Le Portugal était né et il était né catholique. La nation portugaise n'a jamais oublié cette origine papale.

Certes, au cours des siècles, des conflits parfois très graves ont surgi entre le Saint-Siège et le Gouvernement portugais. Ces orages passagers dans une amitié séculaire n'ont pas empêché Rome de conserver au Portugal son titre traditionnel de « nation très fidèle ».

(1) Ce nom désignait simplement la ville de Porto. Il signifiait *port français* (Porto Gallo).

Presque toutes les corporations et tous les métiers l'avaient prise pour céleste protectrice.

Ses « conquistadores » ont porté son nom béni sur toutes les plages de l'univers.

Les arts et la littérature, la voix des orateurs, des poètes, des prédicateurs a toujours exalté et glorifié Notre-Dame par toutes les formes de l'expression.

Riches et pauvres aiment honorer ses mystères de pureté et d'amour, fréquenter ses pèlerinages et surtout réciter son Rosaire. Par ce moyen, Marie règne en chaque foyer. Et même au plus fort des triomphes sectaires, dans les premières décades de notre siècle, la coutume du chapelet quotidien s'était conservée dans beaucoup de familles rurales.

Elle s'était maintenue en particulier dans le territoire de l'ancien diocèse de Leiria (3), dans la région qui entoure le célèbre monastère dominicain de Notre-Dame-de-la-Victoire de Batalha, lequel réunit dans son symbolisme tous les souvenirs des temps glorieux où le Portugal travaillait, dans la lutte et le sacrifice, à devenir une nation chrétienne.

Cette région qui est le centre géographique du pays, en est aussi, en quelque sorte, le centre historique. Et depuis que Marie a accompli à Fátima les « merveilles inouïes » que nous allons raconter, elle en est devenue le centre spirituel et mystique.

Fátima !...

En 1917, depuis trois ans, la guerre européenne suit son cours fatal. Le bienheureux Pape Pie X est mort, dès les premières semaines, du chagrin de n'avoir pas pu empêcher le déchaînement du cataclysme. Après lui, Benoît XV, le grand Pontife de la Paix, a fait tout ce qu'un pape peut

(3) Nous disons « ancien », car ce diocèse, tout petit, avait été supprimé, sans doute à cause de sa petitesse, par Léon XIII, en 1881. Les 55 paroisses d'alors en étaient rattachées partie au diocèse de Lisbonne, partie à celui de Coïmbre. Fátima dépendait de Lisbonne.

faire pour essayer d'apaiser le conflit, mais les hommes n'ont pas voulu l'écouter : l'incendie continue à se propager de peuple à peuple.

Depuis un an, la petite nation portugaise, elle aussi, est entrée dans le tourbillon meurtrier. Chaque jour, elle voit disparaître, dans le gouffre effrayant de la guerre, la fleur de sa jeunesse et ses maigres ressources. Partout des pleurs, des ruines, la désolation, la mort.

Tous les moyens humains se révélant inefficaces, le Souverain Pontife songe à mobiliser la puissance de la Reine du Ciel. Il appelle tous les catholiques du monde à une croisade de prières afin d'obtenir la paix du monde par l'intercession de Marie. Dans la lettre qu'il écrivit à ce sujet au cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat, nous lisons :

« Et puisque toutes les grâces que l'Auteur de tout bien daigne nous accorder sont, par un dessein amoureux de sa divine Providence, dispensées par les mains de la Vierge Très Sainte, Nous voulons que, plus que jamais, en cette heure redoutable, se tourne vive et confiante vers l'auguste Mère de Dieu la demande de ses enfants très affligés. En conséquence, Nous vous chargeons de faire connaître à l'Episcopat du monde entier notre ardent désir que l'on ait recours au Cœur de Jésus, trône des grâces, et qu'à ce trône on ait recours par Marie. »

En même temps, le Souverain Pontife prescrivait d'ajouter aux Litanies de la Vierge l'invocation : « Reine de la Paix, priez pour nous! ».

La lettre de Benoît XV est du samedi 5 mai. Et voilà que huit jours après, le dimanche 13 mai, Notre-Dame du Rosaire se montre à trois petits bergers sur le sol du Portugal, puis leur apparaît cinq autres fois, leur recommandant avec insistance de « réciter le chapelet pour demander la fin de la guerre », car « seule Marie peut obtenir cette grâce aux hommes ». La voix du Ciel répond à celle du Vicaire du Christ.

Et bientôt, parmi tous les bruits sinistres de guerre, commence à circuler d'une extrémité à l'autre au Portugal

un nom qui résonne comme une annonce de paix, comme une invitation souriante à la réconciliation, l'arc-en-ciel au milieu de la tempête : Fátima!... Fátima!... (4).

Qu'évoquaient donc ces syllabes aux consonances orientales?

En histoire ou en géographie, on ne connaissait d'autre Fátima que la fille de Mahomet (morte en 632) qui avait donné son nom, au x^e siècle, à la dynastie des Fatimites.

Et pourtant, maintenant, le nom de Fátima vole de bouche en bouche, non seulement au Portugal, mais dans tous les pays d'Europe et du monde, partout béni et célébré avec un enthousiasme toujours grandissant.

Fátima est une paroisse rurale, à cent soixante kilomètres environ au nord de Lisbonne, dans le district (département) de Santarém et le Conseil (arrondissement) de Vila Nova de Ourém. Elle est formée d'une quarantaine de hameaux, perdus dans les replis d'un plateau, rattaché au massif montagneux appelé *Serra de Aire* (5), qui grouaient, avant les événements qui l'ont rendue célèbre, environ deux mille cinq cents habitants. Le petit bourg central étalait ses quelques maisons tout le long d'une rue unique, tronçon de la route de Leiria à Ourém.

Le nom franchement arabe de cette petite bourgade prouve l'antiquité de ses origines et il évoque les souvenirs des longues guerres contre les Sarrasins et particulièrement une vieille légende que l'on se plaît à raconter malgré son caractère vague et incertain au point de vue historique (6).

La lutte contre l'Islam continua tout au long du XII^e siècle. Plusieurs des beaux faits d'armes qui ont fait du Portugal le chevalier de la Croix contre le Croissant se déroulèrent dans la région qui avoisine Fátima.

(4) Le premier *á* de Fátima est très fortement accentué dans la prononciation.

(5) L'altitude des sommets de la Serra est de 600 mètres; celle du village même de Fátima et de Cova da Iria est de 380 mètres.

(6) Voir note A à la fin du chapitre.

C'est là aussi que se décida d'une manière définitive à la fin du XIV^e siècle, l'indépendance nationale du Portugal, car les rois de Castille n'avaient pas abandonné de bon gré leurs droits sur les provinces occidentales de la péninsule ibérique.

Le héros de cette indépendance est la figure la plus populaire de l'épopée portugaise, c'est le bienheureux dom Nuno Álvares Pereira, type à la fois du héros et du saint comme notre Jeanne d'Arc, dont l'Eglise allait reconnaître et approuver le culte traditionnel que les diocèses du Portugal lui rendaient (15 janvier 1918).

Dom Nuno commandait, avec le titre de connétable, l'armée du roi Jean I^{er}. Sur son étendard, l'image de la Vierge était brodée. Son cri de guerre était : « Au nom de Dieu et de la Vierge Marie! »

Le 13 août 1385, veille de la rencontre avec l'armée plus nombreuse et plus puissante du roi de Castille, il se trouvait sur le plateau même de Fátima. Il y invoqua solennellement la protection de Marie et le roi fit le vœu, si la victoire lui revenait, d'élever un beau monastère en l'honneur de Notre-Dame. Ce fut le premier « treize » célébré en l'honneur de Notre-Dame sur ce coin de terre choisi par elle.

Le lendemain, qui était la veille même de l'Assomption, ce fut la grande victoire d'Aljubarrota.

En reconnaissance, Jean I^{er} fit construire une église magnifique sous le vocable de Notre-Dame de la Victoire, ainsi que le monastère de la Bataille, confié aux religieux de l'Ordre de saint Dominique. Vrais joyaux de l'art gothique, ces monuments de l'indépendance nationale à la gloire de Marie se trouvent à quelques kilomètres de Fátima et ont donné le nom à la petite ville qui s'est édifiée tout autour : *Batalha*.

Tous ces souvenirs sont très chers à la piété et au patriotisme portugais. Il appelle la région de Fátima « le pays du saint Connétable », lequel était comte d'Ourém, et par conséquent seigneur de Fátima.

On connaît le zèle des Dominicains pour la dévotion au saint Rosaire. Ils la propagèrent parmi le peuple des environs.

Depuis la guerre civile de dom Pedro (1828), les moines ont été chassés du sanctuaire de Batalha et il n'est plus guère qu'un beau monument historique. N'est-il pas pourtant digne de remarque que la Sainte Vierge ait choisi pour se montrer aux hommes le voisinage d'un monastère qui fut pendant des siècles un centre de diffusion de la dévotion qu'Elle préfère? N'est-ce pas à l'influence persistante de ce sanctuaire marial que la population de la région doit d'avoir conservé la pieuse habitude du chapelet quotidien?

Paisible hameau.

Avant le développement du sanctuaire de la Cova da Iria, qui a changé sous ce rapport la physionomie de la région, il n'y avait pour relier le plateau de Fátima aux villes de la plaine, que la route « distritale » où l'herbe poussait entre les ornières, et de très mauvais chemins.

Placé dans un de ces chemins étroits et creux, un voyageur n'aurait aperçu que des rocaïlles blanchâtres, surmontées parfois du dôme vert et sombre des oliviers. Les générations successives ont entassé les cailloux sur les bords des champs. Comme dans certaines régions de France, par exemple dans l'ancien comté de Foix, ces tas forment de larges murailles qui séparent les cultures et peuvent parfois servir de chemin.

Entre ces talus pierreux, la terre arable est une sorte de sable rouge, recouvrant d'une couche assez mince la roche calcaire qui affleure çà et là. Dans les bas-fonds, l'humus a plus de profondeur. Aussi de loin en loin on voit de magnifiques froments et des maïs superbes, voire même des vignes fraîches et vigoureuses qui donnent aux habitants la petite quantité de vin dont ils se contentent.

Dans un décor pareil, à quelques minutes du bourg de Fátima, se trouve un groupe de maisons basses et d'aspect

bien modeste, une vingtaine tout au plus, alignées le long d'un chemin étroit et raboteux, séparées par des cours et des jardins : c'est le hameau d'Aljustrel.

Les habitants sont des paysans rudes et laborieux. La monotonie de leur vie constamment occupée aux travaux des champs, pénibles sur ce sol ingrat, n'est interrompue que par la visite au village pour la messe du dimanche et par de rares descentes à la ville, Vila Nova de Ourém, surtout à l'occasion des foires.

Les maisons sont petites, sans étages, couvertes de tuiles. La façade, d'ordinaire blanchie à la chaux, est coupée de deux petites fenêtres et d'une porte étroite à laquelle on accède du chemin par deux ou trois marches de pierre.

Si nous pénétrions, nous trouverions partout le même mobilier rustique, solide certes, mais qui nous paraîtrait bien insuffisant. Toutefois, sur les murs, témoignaient des sentiments profondément religieux des habitants, nous verrions toujours le saint Crucifix et une profusion d'images pieuses.

À côté de la maison, et la prolongeant, la bergerie et les communs. Derrière, l'enclos, comprenant l'aire et le jardin où, parmi les arbres fruitiers, dominent les figuiers. Dans le coin le plus ombragé, le « puits ». Faute d'eau de source, ce n'est qu'une citerne creusée dans le roc; mais l'eau des pluies s'y maintient très fraîche et très agréable à boire.

Deux de ces maisons appartiennent à deux beaux-frères, l'une dans la partie basse du hameau; l'autre vers le haut (7).

(7) La maison Santos est actuellement habitée par Maria dos Anjos, sœur aînée de Lucie; elle est veuve d'Antonio dos Santos (même nom et prénom que son père à elle), et vit là avec une fille âgée de 18 ans en 1951. La maison Marto est habitée maintenant par Jean, frère de Jacinte et de François, avec sa femme et ses deux enfants. Manuel-Pedro et Olimpia lui ont laissé cette maison, il y a une vingtaine d'années, pour aller habiter une autre maison qui leur appartenait juste en face. Olimpia est décédée le 3 avril 1956 et son époux le 3 février 1957.

Olimpia, que l'auteur a pu longuement entretenir de ses deux enfants « au Ciel », était moins austère que sa belle-sœur, mais non moins soucieuse de la bonne réputation de ses nombreux enfants. À ses plus petits, elle réunissait parfois ceux du même âge des maisons voisines, et leur faisait de très vivantes leçons de catéchisme.

Des trois cousins, au moment des apparitions, seule Lucie avait fait la première communion, et cela dès l'âge de six ans et demi. Elle devait cette grâce à l'intervention d'un missionnaire de passage. Celui-ci, ayant interrogé la petite Lucie, émerveillé de sa science précoce et de ses bonnes dispositions, avait insisté auprès de l'abbé Pena, alors curé de Fátima (1913) (10).

À l'âge de neuf ans, Lucie dut prendre la garde du petit troupeau familial. Elle remplaçait sa sœur Caroline, qui, ayant atteint ses treize ans, devait aller travailler aux champs avec les grandes personnes.

Jacinte et François, qui avaient pris l'habitude de jouer avec leur cousine à longueur de journée, supplièrent qu'on les laissât aller avec elle dans les pacages. Ce fut en vain pendant de longs mois. Enfin, Olimpia enleva le troupeau à leur frère Jean pour le confier aux petits, à condition qu'ils suivraient toujours Lucie plus grande et plus expérimentée.

Désormais les deux troupeaux n'en firent qu'un dans la journée, atteignant à peine la trentaine de brebis. Après s'être rejoints à la sortie du hameau, près d'une mare aujourd'hui comblée, les trois cousins partaient ensemble vers le pacage désigné, non sans avoir récité un *Pater* et un *Ave*, avec une petite prière à leurs anges gardiens.

À midi, ils prenaient un petit repas apporté dans une musette; après quoi, d'ordre de leurs mamans, ils réci-

(10) M. l'abbé Cruz, que nous avons pu voir avant sa mort, nous a assuré que c'était grâce à lui que Lucie avait fait sa première communion. Mais, d'après le cahier de Lucie, il intervint seulement pour sa communion solennelle, à l'occasion de laquelle il avait surgi un incident entre Maria-Rosa et le curé Marquês Ferreira.

Celle de Manuel-Pedro est presque neuve, car elle a été bâtie à l'occasion des premières noces de sa femme, Olimpia de Jésus, qu'il épousa veuve et mère de deux enfants. Neuf autres fils ou filles sont venus peupler encore cette maison. François, né le 11 juin 1908, et Jacinte, née le 10 mars 1910, sont les deux plus jeunes (8).

Maria-Rosa, sœur de Manuel-Pedro, a épousé Antonio dos Santos, moins zélé pour ses affaires que son beau-frère. Dans sa maison vivent un fils et quatre filles, dont la plus petite a reçu au baptême le nom de Lucie de Jésus. Elle est venue au monde le 22 mars 1907 (9).

Trois pasteurs.

Ces enfants n'allaient pas à l'école. L'instruction primaire était alors peu développée au Portugal. Le recensement de 1920 relève 91 femmes qui savent lire, sur un total de 1.179 femmes habitant la commune de Fátima. Les enfants restaient à la maison jusqu'à ce qu'ils fussent capables de se rendre utiles en gardant les brebis.

Cela ne signifie pas que l'éducation de nos trois amis fût négligée. La famille était la grande école et les mamans jouaient assez bien le rôle d'éducatrices.

Maria-Rosa savait lire les « lettres rondes » (c'est-à-dire le caractère imprimé). Cela lui suffisait pour apprendre à ses enfants le catéchisme, l'histoire du Portugal, les traditions du pays et chacun s'accorde à dire qu'elle était excellente maîtresse de maison et qu'elle élevait à merveille ses enfants. (Décédée en juillet 1942).

(8) Nom des autres : Antonio, Manuel, José, João, Florida, Theresa, Francisco, Theresa, Jacinta. La seconde Theresa étant morte, François et Jacinte se trouvent, de fait, les deux derniers.

(9) Une fille aînée de vingt-six ans, Marie, est déjà mariée. Les autres ont vingt-quatre, vingt et quinze ans; elles s'appellent Thérèse, Gloria et Caroline. Le garçon, Manuel, a vingt-deux ans et se trouve à la guerre. Antonio a cinquante ans et sa femme quarante-huit.

taient un chapelet. Lorsque l'herbe était assez abondante pour retenir les brebis au même endroit, ils jouaient ou folâtraient et chantaient.

Leurs caractères étaient aussi différents que les traits de leur visage. Ils n'avaient de commun que le teint de leurs faces brunies et bronzées par l'air et le soleil, et aussi la franchise et la simplicité de petits paysans candides.

Lucie, lors de la première apparition de la Vierge, aura tout juste dix ans. Elle est forte et bien constituée. Un teint fortement basané, deux grands yeux noirs et un regard légèrement renfrogné sous d'épais sourcils, de grosses lèvres, tout un aspect trompeur masque les grandes qualités de son esprit et de son cœur.

Quoique peu sentimentale, puisqu'elle reproche à sa petite cousine d'être trop « mignarde », elle a bon cœur et sait se faire aimer : les enfants du hameau courent sans cesse après elle pour qu'elle organise leurs jeux, et François et Jacinte ne peuvent vivre loin d'elle.

Sa vertu préférée est la franchise, que sa mère lui a inculquée comme à ses sœurs, par son exemple et ses leçons.

François a un an de moins; mais sa taille égale celle de sa cousine. Des trois, il paraît avoir le tempérament le plus robuste. Ses traits, bien réguliers dans un visage rond, ont quelque chose de calme, de posé et lui donnent un air de réverie. De fait, il est méditatif et volontiers silencieux. Parfaitement obéissant, il se fait remarquer surtout par la bonté de son cœur, très sensible à la souffrance, mais qui ne l'empêche pas de montrer, quand il le faut, une certaine énergie de caractère.

La physionomie de Jacinte, de deux ans plus jeune que son frère, est particulièrement attachante. De taille moyenne, elle est robuste et n'a jamais eu de maladie de quelque importance. Le visage est très régulier, le teint plus brun que celui de son frère, le regard profond et vif. Elle aussi à très bon cœur; son caractère doux et tendre la rend très affectueuse et très aimable. Elle prend ses

délécées à contempler les fleurs; elle se plaît à caresser et même à embrasser les petits agneaux et appelle chacune de ses brebis par le doux nom qu'elle leur a donné.

Cette sensibilité exquise prédisposait Jacinte, encore plus que ses camarades, à goûter la céleste beauté de la Dame qui allait les ravir, elle et son frère, à la terre.

Car tous trois, Lucie, François et Jacinte, vont être les héros de la plus belle aventure qui puisse arriver à des enfants chrétiens et qui constitue pour le monde le prologue du plus grand drame surnaturel et mystique de nos temps troublés et inquiets.

Note A. — Légende de Fátima-Ouréana.

En 1158, alors que la moitié du Portugal, depuis le Tage jusqu'au Sud, était encore sous le joug de Mahomet, une brillante cavalcade de jeunes Musulmans des deux sexes, richement vêtus, sortait, le matin de la Saint-Jean, du château d'Alcaccer do Sal, se dirigeant vers les bords de la rivière Sado pour s'y livrer à des réjouissances.

Ils marchaient allègrement, lorsque subitement sortit d'une embuscade un groupe de cavaliers portugais, conduits par le redoutable Traga-Moires (Avale-Maures), dom Gonçalo Hermingués. Surpris, le joyeux cortège se débande; la plupart des cavaliers tombent en combattant courageusement, les autres sont faits prisonniers, ainsi que les dames de l'escorte, et conduits à Santarem pour y être présentés au roi, dom Afonso Henriques, fondateur de la Monarchie, alors en guerre avec les Sarrasins.

Le roi loue la vaillance des siens et demande au capitaine quelle récompense il désire.

— L'honneur de vous avoir servi, Sire, et, comme souvenir de cette journée, je demanderai la main de Fátima.

C'était le nom de la plus noble et de la plus belle des captives, la fille du vali d'Alcaccer.

— Bien! répond le monarque, mais à la condition que la jeune princesse accepte librement notre sainte foi et consente à devenir votre épouse.

Fátima accepta. Après avoir reçu l'instruction convenable, elle fut baptisée sous le nom d'Ouréana. Le mariage se célébra et le roi donna à dom Gonçalo, comme cadeau de noces, la cité d'Abdégas, qui s'appella désormais Ouréana (aujourd'hui Ourém).

La belle princesse mourut à la fleur de l'âge; dom Gonçalo, désolé, se donna à Dieu dans l'abbaye cistercienne d'Alcobaça, récemment construite par Afonso I et saint Bernard, son compatriote bourguignon, à 30 kilomètres d'Ourém.

Quelques années plus tard (1171), cette abbaye fondait un prieuré dans un village de la montagne voisine. Fr. Gonçalo, d'après certaines chroniques, y fut envoyé. Dès que la chapelle fut construite, il y fit transporter les restes de sa chère Ouréana,

lesquels, dit-on, y seraient encore sans que nulle inscription en marque la place.

Et voilà, selon la légende, comment s'explique la consonance si purement arabe de ces trois syllabes : Fátima.

Le couvent dura jusqu'au xvi^e siècle. La chapelle, encore debout, est devenue, avec maintes transformations, l'église paroissiale actuelle.

Quant à Ourém, la vieille forteresse comtale, elle est devenue un village au sommet du coteau; et dans la plaine, il s'est construit un nouveau chef-lieu, Vila Nova d'Ourém.

CHAPITRE II

APPARITIONS DE L'ANGE (1916)

Au moment des événements de 1917, Lucie, François et Jacinte portent déjà dans leur cœur un grand secret que les deux petits garderont jusqu'à la mort et que l'autorité ecclésiastique fera connaître seulement à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire des apparitions.

Un ange leur est apparu et leur a parlé trois fois, apparemment en vue de préparer à leur vocation si spéciale les futurs confidents de la Très Sainte Vierge (1).

Les récits qui vont suivre sur les trois apparitions angéliques ont été authentiqués par l'autorité ecclésiastique à la fois au Portugal et à Rome. D'abord Son Eminence le cardinal Cerejeira, patriarche de Lisbonne, dans la remarquable homélie qu'il prononça à la Messe Pontificale, à la Cova da Iria, le 13 mai 1942, devant un auditoire de plusieurs centaines de milliers de personnes, en affirma solennellement la réalité. De nouveau, Son Eminence a confirmé ces récits en donnant une préface, très belle et très émouvante, à la troisième édition de *Jacinta* (octobre 1942).

Presque en même temps paraissait à Rome la quatrième édition italienne de *Le meraviglie di Fátima* par le R. P. da Fonseca, faisant connaître au public, pour la première fois, les traits merveilleux que nous allons raconter. Or cette édition, sortie des presses de la Typographie Polyglotte Vaticane, portait l'imprimatur de M^{gr} de

(1) Dès 1915, Lucie qui avait huit ans, et trois autres fillettes du hameau, pendant qu'elles récitaient le chapelet en gardant leurs brebis parmi les oliviers du Cabeço, virent par trois fois une forme humaine, blanche et lumineuse, qui s'évanouit à la fin de leur prière. Voir à ce sujet, Note C, à la fin du chapitre.

Romanis, vicaire général du Saint-Père pour la Cité du Vatican.

Lucie, François et Jacinte, avons-nous dit, avaient la pieuse habitude de dire, avant de partir derrière leur troupeau, une prière enfantine à leurs anges gardiens. Nullement ingrats, les esprits célestes accompagnaient, sans doute, de leur assistance invisible les petits pasteurs et se complaisaient en leur compagnie. Sœur Lucie, priée par son évêque de dire tout ce qu'elle peut dire sur les événements de son enfance, nous affirme que plusieurs fois, un ange leur rendit sensible sa présence et les instruisit familièrement en vue des « desseins de miséricorde » que le Seigneur avait sur eux.

Voici le récit qu'elle nous donne des trois visites de l'esprit céleste.

« Priez comme cela !... »

C'était le temps où depuis peu François et Jacinte avaient été autorisés par leurs parents à garder leurs brebis avec Lucie, un jour de la fin du printemps 1916 (2). Tous trois paissaient leur troupeau dans une propriété des Santos qui se trouve au bas de la colline du Cabeço et qu'on appelle le Jardin Vieux.

Voici que vers le milieu de la matinée, il commença à tomber une pluie très fine, presque de la bruine. Les enfants montèrent sur le flanc du coteau, suivis de leurs brebis, en quête d'un rocher qui pût leur servir d'abri. « C'est ainsi, dit Lucie, en racontant cela, que nous entrâmes pour la première fois dans ce lieu béni » (3).

(2) « Je ne puis préciser la date avec certitude parce que, à cette époque, je ne savais encore compter ni les années, ni les mois, ni même les jours de la semaine. » (Lucie.)

(3) Lucie emploie le mot *loca* (trou) ou *rochedo* (massif rocheux). Il ne s'agit pas d'une « grotte », d'une caverne proprement dite, comme on croyait avant la localisation faite sur place par Lucie elle-même (mai 1946). Auparavant on avait, en effet, pensé à une sorte de gouffre, presque vertical, qui se trouve sur le même flanc de Cabeço, à une centaine de mètres au Sud de la véritable « loca ».



SŒUR LUCIE EN MÉDITATION
DANS LA « LOCA »
(Mai 1946.)



Un des témoins des origines :
M. CARLOS DE AZEVEDO MENDÉS
Président des « Servites » de N.-D. de Fátima



MOZAMBIQUE :
Des danseurs entourant la Vierge après avoir exécuté plusieurs danses.

LES VOYANTS
AVEC UN GROUPE DE PELERINS
DEVANT L'ARC RUSTIQUE
(1917)



ÉGLISE PAROISSIALE DE FATIMA
Après la restauration de 1930



Il s'agit d'un petit cirque de rochers, à mi-pente de la colline, dans un terrain appartenant au parrain de Lucie. Nous retrouverons souvent cette petite « grotte » que nous appellerons le « trou du Cabeço ». Les arbres et les arbustes sont assez épais en cet endroit pour former devant l'ouverture de ce « cirque » un rideau qui le cache aux regards.

Pendant la pluie cessa et le soleil revint, clair dans le ciel bleu. Toutefois nos pasteurs restèrent dans leur abri tout le reste de la matinée. Sur le midi, ils y prirent leur frugal repas quotidien, y récitèrent leur chapelet, puis s'amuserent à jouer aux osselets avec de petits cailloux.

Tout à coup, surpris par une rafale de vent, ils se retournent instinctivement vers la plaine pour se rendre compte de ce qui se passe, car le temps est serein.

Au-dessus des oliviers, qui couvrent tout le bas de la pente devant eux, ils aperçoivent une grande lumière avec une sorte de silhouette humaine qui se dessine dans l'air et se dirige vers eux. Elle est toute blanche, plus blanche que la neige, et semble une statue de cristal traversée par les rayons du soleil.

A mesure qu'elle approche, ils peuvent mieux en distinguer les traits qui sont ceux d'un adolescent de quatorze ou quinze ans, d'une beauté surhumaine.

Arrivé près des enfants, il leur dit doucement :

— N'ayez aucune crainte. Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi.

Alors il se met à genoux, et, courbant le front jusqu'à toucher le sol, il répète par trois fois :

— Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas.

Poussés par un mouvement indépendant de leur volonté, les trois enfants se sont prosternés comme lui et ont répété les paroles qu'ils lui ont entendu prononcer.

Puis l'ange se leva et ajouta :

— Priez comme cela! Les Coeurs très saints de Jésus et de Marie s'émouvront à votre prière.

Le mystérieux jeune homme disparut.

Voici comment Lucie, plus de vingt ans après, rapportait ses impressions :

« L'atmosphère de surnaturel qui nous enveloppait était si intense que nous ne nous rendions pas compte de notre propre existence pendant un grand espace de temps, restant dans la même position où l'ange nous avait laissés, répétant toujours la même prière.

« La présence de Dieu se sentait si intime et si intime que nous n'osions pas parler, même entre nous. Le lendemain nous nous sentions encore l'esprit enveloppé de cette atmosphère qui ne disparut que très lentement.

« Dans cette apparition personne ne pensa à en parler, ni à recommander aux autres le secret; le silence s'imposait de lui-même. C'était une grâce si intime qu'il n'était pas facile d'en dire le moindre mot. C'est peut-être parce qu'elle était la première, qu'elle nous fit si forte impression. »

Les paroles de l'ange s'étaient imprimées si fortement dans les esprits des enfants, qu'ils ne les oublièrent plus. Désormais, il leur arrivera souvent, lorsqu'ils pourront le faire sans être vus, de se prosterner comme l'ange l'avait fait devant eux. Et ils répéteront la prière qu'il leur a enseignée jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus ni prononcer les paroles, ni garder cette position mortifiante.

Lucie, François et Jacinte gardèrent donc le secret le plus absolu sur cette mystérieuse visite et ils n'en parlaient qu'entre eux. La petite « grotte » solitaire du Cabeço, où avait commencé ainsi leur vocation mystique, leur devint très chère et, plus tard, elle fut le lieu préféré de leurs méditations et de leurs pénitences.

... « Pour la conversion des pécheurs ».

Deux mois plus tard, pendant les grandes chaleurs (fin juillet ou premiers jours d'août), aux heures de la sieste, les grandes personnes prenaient leur repos; nos trois amis étaient dans le jardin de Lucie, « derrière le

puits », un autre endroit préféré des enfants pour le calme et la solitude qu'ils y trouvaient.

Tout d'un coup, sans que rien les eût avertis, le visiteur mystérieux du Cabeço se trouva à côté d'eux. Il leur parla ainsi :

— Que faites-vous là?... Priez, priez beaucoup! *Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des dessein de miséricorde...* Offrez continuellement au Seigneur des prières et des sacrifices.

Ici, Lucie posa une question :

— Comment ferons-nous des sacrifices?

— De toutes choses vous pouvez faire des sacrifices.

Offrez-les au Seigneur en acte de réparation pour tant de péchés qui l'offensent et de supplication pour la conversion des pécheurs. Tâchez d'attirer de la sorte la paix sur votre Patrie. J'en suis l'ange gardien, l'Ange du Portugal (4). Surtout acceptez et supportez les souffrances que le Seigneur vous enverra.

Ces mots pénétraient l'esprit des enfants comme une lumière qui leur faisait comprendre combien Dieu les aimait et combien il voulait être aimé, combien est grand le prix du sacrifice et comment le Seigneur en tient compte pour convertir les pécheurs.

Aussi, dès ce moment, Lucie, Jacinte et François s'appliquèrent à offrir au Seigneur tout ce qui pouvait les mortifier. Mais la pénitence qu'ils préféraient était de rester de longs moments prosternés par terre en répétant la prière que l'ange leur avait enseignée dans sa première apparition.

Communions mystiques.

C'était fin septembre ou début octobre. Les petits pasteurs, ayant pris leur petit repas dans un champ des Santos, au bas de la colline du Cabeço, montèrent jusqu'à

(4) Dans un de nos entretiens avec Sœur Lucie (octobre 1946), nous lui avons fait préciser que, malgré qu'il se soit donné un titre différent, les voyants ont eu l'impression de voir le même personnage lors de la seconde comme de la première apparition.

la « loca » afin d'y réciter le chapelet et la prière de l'ange. Ils avaient maintes fois répété cette formule lorsqu'ils se virent enveloppés d'une clarté extraordinaire.

Alors ils se levèrent et aperçurent l'ange à côté d'eux. Cette fois il tenait à la main un calice au-dessus duquel ils voyaient une hostie. De la blancheur de l'hostie des gouttes de sang découlaient dans le calice.

Laissant le calice, qui resta mystérieusement suspendu en l'air, il s'agenouilla à côté des enfants et leur fit répéter trois fois cette formule :

Très sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément et je vous offre les très précieux Corps, Sang, Ame et Divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles du monde, en réparation des outrages par lesquels Il est Lui-même offensé.

Par les mérites infinis de son Cœur sacré et (par ceux) du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs.

L'ange se relève, prend l'hostie et la présente à Lucie qui la reçoit. Puis il partage le contenu du calice entre Jacinte et François, disant en même temps à chacun des trois :

— Prenez le Corps et le Sang de Jésus-Christ horriblement outragé par les hommes ingrats! Réparez leurs péchés et consolez votre Dieu.

Puis, se prosternant de nouveau, il répéta trois autres fois la prière : *Très sainte Trinité...* et il disparut.

Les enfants restaient toujours à genoux, dans la même position, répétant sans arrêt la même formule, sans pouvoir détourner leur pensée de la céleste vision, et de la communion mystérieuse qu'ils venaient de recevoir. La pensée de la présence de Dieu les absorbait totalement et les privait même de l'usage des sens corporels. C'était une grande paix et un grand bonheur au fond de l'âme et, en même temps, un grand abattement physique.

Plus tard, ils eurent l'occasion de remarquer que les apparitions de la Sainte Vierge produisaient des effets

très différents : c'étaient la même paix et le même bonheur de l'âme concentrée en Dieu; mais physiquement, c'était de la vivacité et de l'enthousiasme communicatif.

Ces visions de l'Ange apprirent aux futurs messagers de Marie à prier avec ferveur, à prier pour ceux qui ne prient pas, à réparer pour ceux qui n'ont ni foi ni amour. Elles ont, dès maintenant, orienté leurs pensées vers les grandes préoccupations du Cœur Immaculé de Marie, comme les apparitions de l'Archange Saint-Michel à Jeanne d'Arc entretenaient son patriotisme et développaient sa vertu et son courage (5).

C'est François, le premier, qui revint à lui et se rappela la réalité d'ici-bas. Le soir était venu : il était temps de rentrer à la maison.

Cette fois encore, cette fois surtout, ils gardèrent le silence sur la céleste visite.

(5) Sur ces manifestations angéliques, voir note D, page 40.

Note B. — L'apparition « indistincte ».

On a voulu trouver une raison de suspecter les facultés de la petite Lucie à propos de la vision d'un prétendu fantôme; mais on n'a pu le faire qu'en déformant gravement le récit qu'elle nous fait d'une sorte de vision indécise qui semble avoir eu pour but de la préparer à celle de l'Ange.

Voici comment nous présente ce récit un « critique », dans la *Vie spirituelle* (décembre 48), reproduisant *Nova et Vetera* de Fribourg. « Vers le même temps (celui de la troisième apparition de l'Ange), Lucie aurait eu la vision d'une forme masquée devant laquelle elle ne pouvait que fuir : le P. Dhanis prononce ici les mots « banale hallucination ».

Confrontons ce résumé avec le compte rendu détaillé que nous donne Lucie dans son deuxième cahier intitulé : « *Histoire de Fátima telle qu'elle est* ».

« Lorsque ma mère me confia la garde du troupeau, les autres bergères du hameau voulurent aller avec moi. Elle les trouva trop bruyantes et n'en admit que trois : les deux sœurs Teresa et Maria-Rosa Matias et Maria Justina. Un jour, nous allâmes ensemble au Cabeço. Je leur demandai de réciter le chapelet. A peine avions-nous commencé que, devant nos yeux, nous vîmes comme suspendue en l'air au-dessus des arbres (qui couvraient la pente au-dessous d'elles) une figure comme si c'eût été une statue de neige que les rayons du soleil rendaient un peu transparente.

— Qu'est cela ? demandent mes compagnes à moitié rassurées.

— Je ne sais.

« Nous continuâmes à prier, les yeux toujours fixés sur cette figure qui disparut lorsque nous terminions le chapelet et que nous commençâmes à trembler.

« Selon mon habitude, je pris le parti de me taire... Mais les autres le dirent chez elles, de sorte que ma mère vint à le savoir de plusieurs côtés ».

Un jour, l'air assez mécontent, elle interpella la petite :

— Dis donc ! J'entends dire que tu as vu par là-bas je ne sais quoi. Qu'est-ce que tu as vu.

— Je ne sais pas maman.

« Et comme je ne savais pas m'expliquer j'ajoutai :

— Cela semblait quelqu'un enveloppé d'un drap.

— Bêtises d'enfants, répliqua Maria-Rosa.

Note C. — Les apparitions de l'Ange.

I. — *Historicité.*

On a beaucoup critiqué la discrétion de Sœur Lucie, qui a attendu vingt ans avant de faire connaître ces merveilleux récits. Quatre principales raisons expliquent son silence : 1° les ennemis qu'elle avait eus à propos de ce que l'on appelle la vision « indistincte » ou « préparatoire » ; 2° la crainte qu'elle éprouvait de jeter la suspicion sur l'ensemble de ses dires et particulièrement sur les apparitions de la Dame (on comprendra mieux ce sentiment après avoir lu la suite de cette note et ce que nous disons à la seconde partie sur le rôle du clergé) ; 3° le sentiment qu'il y avait là une grâce exclusivement personnelle, sans autre but que le bien de leurs âmes, sans rapport avec le message marial lui-même et dont la divulgation ne s'imposait en aucune manière ; 4° enfin surtout les conseils des personnages ecclésiastiques, à qui elle s'en était ouverte.

Car si elle n'a pas divulgué ces récits elle les a encore moins cachés. En effet :

1° Dans tous les interrogatoires qu'elle a subis, si on lui demandait : « Avez-vous vu d'autres fois la Sainte Vierge avant le 13 mai ? », elle répondait que non. Mais si on lui demandait : « N'avez-vous pas eu d'autre apparition avant le 13 mai ? », elle répondait que si. On a même tiré de cette contradiction, qui prouve sa loyauté absolue, un argument contre sa sincérité. (Cf. Costa Brochado, *Fátima à luz da historia*, p. 322.)

2° Du vivant même de Jacinte, elle demanda à M. le curé-doyen d'Olivail, son premier directeur de conscience, si elle commettait un mensonge en répondant aux curieux qu'elle n'avait plus rien à dire alors qu'elle leur cachait « d'autres choses qui n'étaient pas du secret ». Ces choses, elle les avait racontées à ce bon prêtre (abbé Jacinto Ferreira), lequel l'encouragea dans son attitude de discrétion, et n'a pu en témoigner plus tard, étant décédé en 1924.

3° Je tiens de M. le chanoine Formigao lui-même qu'une fois Lucie lui ayant dit : « Il y a aussi les apparitions d'un Ange », il découragea l'enfant de les raconter en détail. Il n'avait pas mentionné la chose dans sa rédaction de l'interrogatoire parce qu'il craignait que ces récits merveilleux n'aug-

...Quelques temps après, passant au même endroit avec les mêmes compagnes, le phénomène se produisit de nouveau; et plus tard une troisième fois. Lucie n'en disait rien; mais ses amies parlaient. Sa mère se fâcha fort. Lucie souffrit beaucoup de cela et des moqueries qu'elle dut subir à cause de l'indiscrétion de ses amies.

A la fin de son récit, très circonstancié, elle conclut : « Ces moqueries, ces reproches, tout cela n'était rien, et je ne savais pas encore ce que le Bon Dieu me réservait pour l'avenir ».

Déjà le lecteur peut voir que le résumé en deux lignes, cité plus haut, contient autant d'erreurs que de mots.

1° L'incident ne se passe pas vers le temps de la troisième apparition de l'Ange, mais l'année précédente, au printemps, lorsque Lucie débutait dans ses fonctions de bergère. Elle avait huit ans à peine et non neuf et demi comme au temps de la communion mystique.

2° On ne parle que d'une « vision », alors qu'il y en eut trois.

3° On mentionne Lucie seule comme voyante, alors qu'elle nomme trois autres bergères, lesquelles sont encore vivantes et ont témoigné de l'exactitude du récit de leur camarade.

4° Ni Lucie, ni ses compagnes, ne se sont enfuies à l'aspect d'une « forme masquée » ; mais elle ont continué et terminé de réciter le chapelet en la regardant.

5° On comprend qu'une fillette de huit ans, menacée par sa maman, n'ait pas su trouver les mots pour décrire ce qu'elle avait vu. Pour signifier le « flou » de l'apparition qui restait indistincte, surtout à cause de la distance, elle emploie l'expression de « quelqu'un enveloppé d'un drap ». Plus tard, quand elle aura « appris à lire », sur le conseil de Notre-Dame, elle saura mieux décrire cette « statue de neige que les rayons du soleil rendaient un peu transparente ».

Lucie pense que c'était une sorte de préparation psychologique aux visions subséquentes de l'Ange et de Notre-Dame. Elle semble croire aussi que c'était le même esprit céleste que l'Ange de l'année suivante, mais se révélant incomplètement et restant à distance.

mentent encore la défiance et l'incrédulité envers le surnaturel de Fátima, alors qu'ils n'avaient pas, croyait-il, d'utilité directe pour le message lui-même.

Nous possédons d'ailleurs de nombreux indices que Lucie n'a pas inventé ces faits lorsqu'elle les a rédigés vingt ans après, mais qu'elle les connaissait depuis le début.

1° Lorsque les petits voyants étaient seuls, on les voyait s'entretenir en secret : « Je ne sais ce qu'ont ces enfants, disait Olimpia; lorsqu'ils sont seuls, ils bavardent comme des pies; si quelqu'un s'approche, ils deviennent muets et on ne peut leur arracher une parole. » Par ailleurs on savait, dès le temps des apparitions, qu'ils récitaient certaines formules qu'ils appelaient : « Prière de l'Ange ».

2° Jacinte, malade, se levait la nuit pour dire ces prières, le front à terre, comme l'Ange. Lucie, la trouvant trop fatiguée pour faire un tel effort, le lui fit interdire par M. le Doyen d'Olivail.

3° Lors de l'enquête canonique de 1924, Lucie, âgée de 17 ans, fut tourmentée de scrupules parce qu'elle avait juré de dire tout, sauf le secret, et qu'elle avait tu, nous dit-elle, « certaines choses que nous avions convenu de ne dire à personne ». Si elle a inventé ces choses en rédigeant ses cahiers en 1937, on ne voit pas comment elle aurait pu concevoir des scrupules à les taire en 1924.

4° Le 21 mai 1946, revenant trente ans après les événements du Cabeço, voir la « loca » des apparitions de l'Ange, elle se dirigea sans hésiter vers le petit cirque de rochers que nous appelons le « trou », malgré les indications de ceux qui l'accompagnaient en la guidant vers la « grotte » ou caverne que l'on avait jusque-là montrée aux pèlerins comme étant le lieu de la première et de la troisième apparitions. De plus, elle indiqua, sans la moindre hésitation, les endroits où s'étaient passées toutes et chacune des plus petites circonstances des apparitions angéliques. Une telle assurance ne se comprendrait pas si elle avait, pour la première fois, reconstitué un récit imaginaire dans un site réel.

5° Enfin M^{re} José da Silva connaissait depuis longtemps ces faits, et, dans sa sagesse, il a laissé la voyante libre de les publier quand elle le jugerait opportun.

II. — Aspect de l'Ange.

Pourquoi les dessinateurs s'obstinent-ils à représenter l'archange saint Michel, dans ses apparitions à Jeanne d'Arc, avec de grandes ailes, et parfois suspendu en l'air, alors que la sainte guerrière a maintes fois déclaré à ses juges qu'elle le voyait à côté d'elle, « comme un gentil prudhomme », « en forme de vrai prudhomme » ?

La même erreur est commise au sujet de l'Ange du Cabeço. Voici quelques extraits de notre conversation avec Sœur Lucie à ce sujet :

— Lui avez-vous vu des ailes ?

— Non, M. le chanoine.

— Comment était-il ?

— *Era de luz*. Il était en lumière.

Je lui montre un dessin où l'Ange, gigantesque et charnu, porte une massive et longue chevelure, avec une grande paire d'ailes; elle détourne la tête avec une moue significative.

J'ouvre un livre dans lequel l'Ange est sobrement dessiné d'un trait fin, sans ailes, silhouette aérienne dans une auréole de lumière. Un sourire de satisfaction éclaire le visage de la bonne religieuse.

— Oui, c'était cela... Puis à peu près!...

Elle avoue que le sujet est difficile à traiter, mais elle est heureuse d'avoir trouvé un dessinateur qui a essayé de comprendre.

III. — La communion mystique.

Quelques mots du dialogue avec Sœur Lucie de Jésus.

— Pensez-vous avoir réellement communiqué ce jour-là comme à la Sainte Table ?

— Je pense que oui, car je sentis le contact de l'hostie comme dans les communions ordinaires.

— Jacinte était-elle convaincue qu'elle avait reçu réellement le sang du Seigneur ?

— Je crois que si.

— Croyait-elle avoir fait sa première communion et avoir le droit de communier désormais à la Sainte Table ?

— Elle n'a jamais cru qu'elle pourrait communier à l'église sans la permission du prêtre.

CHAPITRE III

LA PREMIÈRE VISITE DE LA « DAME »

(13 mai 1917)

Matin de mai.

En cette belle journée du 13 mai 1917, dimanche précédant l'Ascension, Lucie, François et Jacinte sont allés à la première messe dite à la chapelle du hameau de Boleiros (1). M. le Curé, Padre Manuel Marquês Ferreira, a parlé, en ce dimanche des Rogations, de l'efficacité de la prière et cité la lettre du Souverain Pontife Benoît XV demandant la prière plus intense pour le retour de la paix (2). Nos petits bergers furent-ils frappés par cette instruction, et influença-t-elle la ferveur de leur chapelet ce jour-là ?

Revenu chez eux, ils ont pris le goûter habituel dans la musette portée par François, et ils sont partis avec les brebis. Ayant pris d'abord un sentier qui les aurait conduits vers le hameau de Gouveia, Lucie tout à coup décida que le pacage se ferait ce jour-là à la Cova de Iria, où ses parents possédaient du terrain. Alors, ils rebrous-sèrent chemin en poussant devant eux les deux troupeaux fondus ensemble. Ils prirent un sentier à travers la

(1) La messe matinale du dimanche, dans ces paroisses s'appelle la « *missa das almas* », parce qu'elle est dite ordinairement pour les âmes du purgatoire. « Dieu nous préserve, disait la bonne Olimpia, d'avoir laissé passer un dimanche sans messe, nous deux et aussi les enfants dès qu'ils avaient atteint l'âge de raison. Même s'il fallait aller à Boleiros, à Atougua ou même jusqu'à Santa Catarina, qui sont à presque deux lieues, qu'il pleuve ou qu'il tonne, je ne me souviens pas d'avoir manqué la messe, même quand je nourrissais mes petits. Je me levais matin et je laissais tout aux soins de Ti Manel qui allait à la messe du jour. »

(2) Voir, page 20.

Quant à se demander, comme font certains, comment Lucie a pu recevoir au Cabeço une hostie consacrée et quel prêtre l'avait consacrée, le même problème se pose dans la vie de tous les saints qui ont communiqué de la main d'un ange, tels que saint Stanislas Kostka, saint Raymond Nonnat, saint Gérard Majella et autres.

IV. — Identité de l'Ange avec saint Michel ?

Nous avons noté que l'Ange s'est présenté deux fois sous deux dénominations différentes. Chacune de ces deux expressions a fourni à certains portugais des raisons de l'identifier avec l'archange saint Michel. Nous résumons leur argumentation.

a) *Ange de la Paix*. — Dans la tradition portugaise, où il tient une grande place, nous allons le voir, saint Michel est souvent appelé l'Ange de la Paix, en particulier dans l'office liturgique de sainte Elisabeth de Portugal, « A Rainha Santa », le seul saint du bréviaire dont l'oraison mentionne l'action pacificatrice entre nations en guerre. De plus, dans l'office de l'Archange au bréviaire romain, il est appelé « *Angelus pacis, Michaël* » (Hymne de Laudes).

b) *Ange gardien du Portugal*. — Le roi Afonso Henriques, fondateur de la nation et de la dynastie, baptisé dans une chapelle dédiée à saint Michel, donna l'archange comme protecteur à ses armées et au royaume. Lorsqu'il se sacra lui-même chevalier dans la cathédrale de Samora il dit : « Au nom de Dieu, de saint Michel et de saint Georges, je m'arme chevalier et je fais vœu à Dieu d'abord, ensuite à la Très Glorieuse Vierge sa Mère, d'être intrépide, valeureux et loyal... »

La chapelle du palais royal fut de tout temps dédiée à saint Michel. A la demande du roi Manuel I, le pape Léon X en 1514, accorda au Portugal une fête de l'Ange Gardien du Portugal qui se célébrait solennellement le troisième dimanche de juillet. Au monastère de Batalha, il se chantaient tous les jours une antienne avec oraison en l'honneur de saint Michel, ange gardien du Portugal.

LA PREMIÈRE VISITE DE LA « DAME »

charneca, lande aride où on ne voyait guère que sables et graviers.

Pendant ce temps, à Rome, à la Chapelle Sixtine, se déroulaient les cérémonies du sacre épiscopal de M^r Eugenio Pacelli, qui sera plus tard le Pape Pie XII. Et celui-ci a gardé de cette coïncidence entre sa consécration et la première apparition de Notre-Dame de Fátima un profond souvenir dont on retrouve l'écho dans plusieurs de ses actes et discours (3).

La Cova da Iria est située à deux kilomètres d'Aljustrel, et à près de trois de l'église de Fátima. En dehors de quelques petites parcelles cultivées, il ne pousse que des chènes verts, épars çà et là, et quelques oliviers (4).

Nos pasteurs y arrivent vers le milieu du jour. L'heure du déjeuner approche. Tranquillisés sur le bon repas que vont faire les moutons avec l'herbe tendre de la saison, ils se mettent en mesure de prendre le leur, ayant bien garde d'oublier le bénédicité et les grâces.

(3) Voir, en tête de ce volume, la lettre de S. Em. le Cardinal Secrétaire d'Etat à l'auteur. Dans son discours pour l'inauguration de l'église Saint-Eugène, à Rome (4 juin 1951), Pie XII parla ainsi : « Cette date grande, formidable dans notre vie, peut-être dans les secrets desseins de la Providence, sans que nous puissions le pressentir, préparait une autre date plus formidable, celle où le Seigneur ferait peser sur Nos épaules la sollicitude de l'Église universelle. Cependant, à la même heure, sur la montagne de Fátima, se produisit la première apparition de la blanche Reine du Très Saint Rosaire, comme si la Mère de miséricorde avait voulu nous signifier que dans les temps orageux dans lesquels s'élevait Notre Pontificat, au milieu d'une des grandes crises de l'Histoire mondiale. Nous aurions toujours pour Nous envelopper, Nous protéger, Nous guider, l'assistance maternelle et vigilante de la grande Victorieuse de toutes les batailles de Dieu ». A la fin de la cérémonie, un assistant s'écria, enthousiasmé : « Vive le Pape de Fátima », et Pie XII, avec un bon sourire, répondit : « C'est moi ! »

S. Em. le Cardinal Tedeschini, légat pontifical aux solennités du 13 octobre 1951, à Fátima, a fortement souligné la dévotion de Pie XII à N.-D. de Fátima.

(4) Voir Note D, à la fin du chapitre.

Une fois la petite musette vidée de son frugal contenu (5), ils pensent au chapelet quotidien. Comment y manquera-t-on pendant ce mois de mai, consacré à la Sainte Vierge? (6) Et l'Ange ne leur a-t-il pas recommandé de prier avec ferveur? Cette fois, ils se mettent à genoux, sur le gazon, à l'ombre d'un olivier.

Leur pieux devoir accompli, ils poussent le troupeau vers le haut de la propriété, sur la cime du coteau. Là, sans perdre de vue les brebis, ils se mettent à jouer aux maçons, un de leurs jeux préférés. Cette fois il s'agit d'élever une enceinte protectrice autour d'une belle touffe de « bruyère blanche » dont ils pensent que leurs papas pourront faire des balais.

Lucie et Jacinte apportent les matériaux; François les assemble. Bientôt s'élève un mur circulaire d'un pan de hauteur. Et il se dresse là même où, dans quelques années, on construira la grande basilique de Notre-Dame de Fátima, comme si déjà nos petits pasteurs en posaient les fondations (7).

C'est le plein midi; le soleil est au zénith. Tout à coup, un puissant éclatement de lumière, que faute d'autre mot à leur portée, ils appelleront « éclair » (*relampago*), éblouit les petits bergers.

Saisis d'épouvante, ils scrutent l'horizon : pas le moindre nuage! Lucie a entendu parler des orages subits du mois de mai; la tempête se prépare sans doute derrière les collines. Les brebis sont vite rassemblées, et ils les poussent sur la descente, vers la droite.

(5) Maman Olimpia m'a dit qu'elle donnait ordinairement à ses enfants, pour ce repas, du pain, du fromage et un fruit, rarement de la viande, jamais de vin.

(6) Ils n'avaient pas l'habitude de faire leur « mois de Marie » à la maison; mais ils aimaient aller à celui de l'église. (Déclaration de Sœur Lucie.)

(7) L'endroit précis où bâtissait François correspond, dans la basilique actuelle, avec le milieu de la partie gauche du transept. C'est là que fut bénie et posée la première pierre; c'est là que repose, depuis le 1^{er} mai 1951, le corps de Jacinte.

Arrivés vers le milieu de la pente, lorsqu'ils passaient tout près du grand chêne vert qui subsiste encore, un second « éclair », plus brillant que le premier, les cloue sur place. Muets de crainte, ils retiennent leur respiration et se jettent les uns aux autres des regards interrogatifs. Puis, ils continuent de pousser les brebis avec encore plus de hâte.

Après quelques pas, à trois ou quatre mètres d'un petit chêne vert, ils se trouvent environnés d'une grande clarté qui les aveugle presque. Tous trois, obéissant à la même impulsion, regardent vers la droite. Devant eux, au-dessus de l'arbuste, au centre de cette grande auréole de lumière qui les enveloppe eux aussi, ils voient une belle Dame, plus brillante que le soleil.

Épouvantés ils veulent fuir. Un geste maternel et une douce parole les retiennent.

— N'ayez crainte, je ne vous ferai aucun mal.

Alors les enfants, tombant en extase, la contemplent.

La merveilleuse « Demoiselle », comme disaient d'abord les enfants, paraît tout au plus dix-huit ans. Elle ne ressemble à aucune des images de la Vierge ou d'autres saintes que les enfants ont vues (8).

La robe d'un blanc de neige, tombe jusque sur les pieds. Elle est serrée autour du cou par un cordon doré dont les bouts descendent jusqu'à la taille.

Un voile (ou « mante ») blanc, aux bords ornés d'un fin galon d'or, recouvre la tête, les épaules et, retombant presque aussi bas que la robe, enveloppe tout le corps.

Le visage, aux lignes très pures et infiniment délicates, brille dans une auréole de soleil; il sourit aimablement.

(8) Elle est, en tout cas, bien différente de l'antique statue de Notre-Dame-des-Joies, appelée par le peuple Notre-Dame-du-Rosaire, qui tenait l'Enfant Jésus dans ses bras, sur un riche autel, dans un bas-côté de l'église paroissiale. C'est devant cette statue que la petite Lucie aimait prier, comme elle le raconte dans ses Cahiers. Elle est maintenant remplacée sur son autel par une statue de Notre-Dame-de-Fátima, et elle-même honorée dans un autre endroit de l'église.

blement, mais d'un sourire légèrement voilé d'une ombre de tristesse. Les yeux sont noirs.

Les mains sont jointes à hauteur de la poitrine. Au bras droit pend un joli chapelet aux grains blancs, brillants comme des perles, et terminé par une petite croix d'argent, brillante elle aussi.

Les pieds, nus et roses, posent doucement sur un léger nuage d'hermine qui effleure les verts rameaux de l'arbuste.

Après plus de quarante ans, Lucie n'a pas oublié un trait de cette céleste vision. Mais quand on lui demande de la décrire, elle ne sait que dire ce mot : lumière!

Il y a vingt ans, au sujet d'une statue de Notre-Dame de Fátima qui est loin de la satisfaire, elle écrivit à M^{re} J. da Silva, évêque de Leiria, les remarques suivantes :

« Dans les statues que j'ai vues, Notre-Dame paraît avoir deux mantes. Il me semble que si je savais peindre — sans être capable de la peindre telle qu'Elle est, puisque c'est impossible et qu'on ne peut même pas la décrire avec les mots de la terre — je mettrais seulement une robe, aussi simple et aussi blanche que possible, et la « mante » tombant du sommet de la tête jusqu'au bas de la robe.

« Et comme je ne pourrais pas peindre la lumière et la beauté qui l'ornaient, je supprimerais toutes les parures à l'exception d'un mince filet doré sur les bords de la mante. Cet ornement brillait sur le fond de lumière comme si c'eût été un rayon de soleil brillant plus intensément que le reste. Cette comparaison demeure bien en deça de la réalité, mais je ne sais comment mieux l'exprimer (9). »

(9) En octobre 1946, Sœur Lucie nous a déclaré qu'aucune image ni statue ne la satisfaisait. A cette époque, une religieuse de sa congrégation, artiste peintre, s'essayait à composer un portrait de la Dame du chêne vert conforme à ses indications. Nous croyons savoir que, depuis, elle a renoncé, devant les difficultés de sa tâche.

Lucie a guidé également la main du sculpteur José Ferreira The-dim pour faire la statue qui était dans le salon de M^{re} l'Évêque de Leiria et qui est partie en 1947 pour la Route mondiale.

Première conversation.

La « Dame » regarde les enfants, Lucie s'hardit à l'interroger :

— D'où êtes-vous, Madame? (10).

— *Je suis du Ciel.*

Et sa main montrait le firmament d'azur.

— Qu'est-ce que vous désirez de nous?

— *Je viens pour vous demander de vous trouver ici six fois de suite à cette même heure, le 13 de chaque mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je veux.*

Après un moment de silence, Lucie reprend :

— Vous venez du Ciel... Et moi, irai-je au Ciel?

— *Oui, tu y viendras.*

— Et Jacinte?

— *Aussi.*

— Et François?

Les yeux de l'apparition se tournent alors plus directement vers le garçonnet et le fixent avec une expression mêlée de honte et de maternelle compassion :

— *Lui aussi. Mais il faut qu'il récite son chapelet (11).*

La conversation se poursuit entre les petits bergers extasiés et la mystérieuse « Demoiselle ». Les enfants n'en oublièrent pas un seul mot; mais ils n'en parleront qu'entr'eux. D'un commun accord, ils feront silence sur certaines choses qu'il leur paraîtra indiscretion ou vanité de révéler. Lucie seulement plus tard les écrira dans les

(10) Mot à mot : « D'où vient Votre Grâce? ». En portugais, on s'adresse toujours à un interlocuteur à la troisième personne. Nous ne tenons pas compte de cette particularité dans nos traductions des dialogues.

(11) Tous les interrogatoires officiels portent « son chapelet », « os contos d'elle », et non « beaucoup de chapelets » ou « de rosaires » comme disent la plupart des récits. Voir note E, à la fin du chapitre.

cahiers qu'elle rédigea vers 1936-37, puis vers 1941-42, à la demande de ses supérieurs.

Cependant les petits voyants racontèrent que la Dame les tranquillisa sur le sort éternel de deux jeunes filles qui venaient de mourir dans la paroisse, l'une étant déjà au Ciel, l'autre encore au Purgatoire.

Dans son deuxième cahier, Lucie a révélé un trait, jusque-là gardé jalousement secret, qui éclaire d'une manière saisissante, maintenant qu'il est connu, les plus petits détails de la vie pénitente des voyants de Fátima, leur donnant une signification inattendue.

— *Voulez-vous, demanda la Dame aux enfants, vous offrir à Dieu pour accepter toutes les souffrances qu'il voudra vous envoyer, en réparation des péchés si nombreux qui offensent sa divine Majesté? Voulez-vous souffrir pour obtenir la conversion des pécheurs, pour réparer les blasphèmes ainsi que toutes les offenses faites au Cœur Immaculé de Marie?*

— Oui, nous le voulons, répond Lucie avec enthousiasme, au nom de tous les trois.

Par un geste de complaisance maternelle, la Vision montre combien lui est agréable la générosité de ces innocents. Puis, elle ajoute :

— *Vous allez donc avoir beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu vous assistera et vous soutiendra toujours.*

En disant ces mots, l'Apparition écarta les mains qu'Elle tenait jusque-là jointes, à la manière du prêtre lorsqu'il dit *Dominus vobiscum*, et ce simple geste fit jaillir dans la direction des voyants un faisceau de lumière mystérieuse, à la fois très intense et très intime, qui les « pénétra jusqu'au plus profond de l'âme (ce sont les propres paroles de Lucie), les fit se voir eux-mêmes en Dieu, qui était lui-même cette lumière, plus clairement que s'ils s'étaient vus dans le plus pur des miroirs »...

Alors, mus par une impulsion irrésistible, les petits voyant tombèrent à genoux, répétant avec force :

— O très sainte Trinité, je vous adore!... Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime!...

Après quelques moments, l'Apparition recommanda aux petits de dire le chapelet tous les jours avec dévotion pour obtenir la paix du monde. Alors Lucie demanda :

— Pourriez-vous me dire si la guerre durera encore longtemps ou si elle finira bientôt?

— *Je ne puis te le dire encore, tant que je ne t'ai pas dit aussi ce que je veux.*

Cette parole, dès la première apparition, affirme la relation entre la conversion que demandera Marie et la fin des épreuves de l'humanité (12).

Puis la Dame s'éloigna dans la direction de l'Est. Il semblait qu'elle ne remuait pas les pieds. Elle allait « toute droite », « tout d'une pièce ». Bientôt, la merveilleuse vision s'évanouit dans la lumière du jour.

Après l'extase.

Revenus de leur saisissement, Lucie, François et Jacinte se regardent avec bonheur et échangent leurs premières impressions.

Tous les trois ont parfaitement vu l'Apparition, mais elle a parlé avec Lucie seule. François n'a même pas entendu la voix de la belle Dame, quoiqu'il ait saisi tout ce qu'a dit sa cousine. Jacinte a tout entendu distincte-

(12) Cette parole, qui nous paraît très importante pour la signification du message marial, n'a pas été jusqu'ici remarquée par les historiens. Nous ne l'avons lue que dans Fischer, et sans nul commentaire. Elle se trouve pourtant dans la première déposition de Lucie devant son curé (octobre 1917), relatée dans le rapport que celui-ci ne devait envoyer que plus tard au Patriarcat de Lisbonne, et dans d'autres sources primitives. Elle méritait d'être soulignée, car elle indique, dès la première apparition, un point important du message marial. La Dame ne peut parler de délivrer les hommes des horreurs de la guerre tant qu'elle n'a pas dit ce qu'il faut faire pour les arracher au péché dont la guerre est le châtiement; la fin des épreuves de l'humanité est subordonnée à l'accomplissement des conditions qu'elle pose : *O que quero, ce que je veux, mon message.*

ment, demandes et réponses, mais elle n'a pas pris part à la conversation (13).

Le dialogue entre Lucie et la Vision a duré environ dix minutes, presque le temps de dire un chapelet entier.

Et le troupeau? François est le premier à s'apercevoir qu'il s'est écarté de ses gardiens. Les gourmandes brebis laissées à elles-mêmes, ont envahi un champ de vesces bien verdoyant.

Les pasteurs se hâtent de les ramener. Quels ennuis ils vont avoir! Le champ violé est la propriété d'une autre famille... Mais en regardant bien, ils s'aperçoivent qu'il n'y a pas de dégâts. « Par bonheur, disait ingénument Lucie, on ne voyait aucune vesce mangée. »

Nos trois amis n'ont plus envie de jouer. Le bonheur de leurs âmes, après ce nouveau contact avec le Ciel, leur suffit. Absorbés dans un mutisme fait de surprise et d'étonnement, ils ne cherchent pas à en sortir, savourant en eux-mêmes ce qu'ils ont vu et entendu.

Jacinte cependant rompt le charme; de temps en temps, elle répète :

— Ah! quelle belle Dame! Quelle belle Dame!

Tous trois, regardant du côté du Levant, cherchent encore le sillage de lumière de la Vierge disparue. Jacinte joint les mains en admirative ferveur comme pour invoquer la Vision. Elle ne sait que redire :

— Oh! qu'elle était belle cette Dame!

La voyant si enthousiaste et soupçonnant les suites que pourrait avoir l'événement, Lucie dit à sa cousine :

— Au moins, ne va pas raconter ça à tout le monde!

— Je ne dirai rien! Je ne dirai rien! N'aie pas peur!

Avant le coucher du soleil, ils rassemblent les brebis et les poussent devant eux. Lorsqu'ils arrivent à Aljustrel,

(13) Cette circonstance, à elle seule, est une preuve suffisante de la sincérité des voyants. Des enfants qui auraient inventé un récit pareil n'auraient jamais imaginé cette différence entre leurs perceptions respectives. Dans leurs longues journées de solitude, ils avaient tout le temps voulu pour mettre d'accord un récit fictif.

le crépuscule les enveloppe. En disant adieu à ses cousins devant leur bergerie, Lucie répète la consigne :

— Silence complet, vous entendez!

— Oui, oui, dit François, on se taira.

L'événement au village.

Chez les Santos, l'on soupa et l'on récita la prière du soir. Antonio sortit « prendre l'air ». Maria-Rosa fit faire à l'un de ses fils, à la lumière de la lampe à huile, la lecture d'une page de l'Ancien Testament. Puis on se coucha.

Chez les Marto, il en fut autrement. Jacinte était sur des charbons ardents. Elle ne pouvait garder pour elle seule le poids de son grand bonheur. Comment pourrait-elle le cacher à sa mère? La Dame n'a pas dit son nom, mais elle n'en doute pas : c'est la Sainte Vierge elle-même.

Manuel-Pedro et Olimpia ont été absents toute la journée. Après la messe, ils sont allés au marché de Batalha. Le soir, Jacinte va au-devant de sa mère sur le chemin. Lorsqu'elle l'aperçoit, elle court à elle et, ce qu'elle ne faisait guère, se jette à son cou en disant :

— Petite maman, aujourd'hui j'ai vu la Sainte Vierge à la Cova da Iria.

— Jésus! que dis-tu là? Es-tu devenue folle?

— C'est vrai!

— Ça, je ne le crois pas. Tu n'es pas une sainte pour voir la Sainte Vierge.

— Si! je l'ai vue. François et Lucie l'ont vue aussi.

— Tu es une sottie, petite gamine!

Et l'enfant triste :

— Crois-moi, maman!

Une fois rentrée à la maison, Jacinte dit :

— Maman, François et moi, nous allons dire le chapelet; la Vierge nous l'a recommandé.

Quand ils eurent fini, Jacinte revint vers sa mère :

— Maman, il faut dire le chapelet tous les jours; la Sainte Vierge le veut.

Alors le père rentra lui aussi. Quand tout le monde fut à table (14), Olimpia demanda à sa fille ce qui s'était passé au juste.

La fillette raconta minutieusement à toute la famille réunie le fait extraordinaire avec toutes ses circonstances, sauf, naturellement, la promesse des sacrifices et la douce extase par laquelle la Dame les avait remerciés. François confirmait chacun de ses dires, mais fidèle à la consigne, n'ajoutait ni un détail ni un commentaire.

Le lendemain, dès le lever, Olimpia court chez sa belle-sœur pour éclaircir la chose. Maria-Rosa ne sait rien. Sa fille n'a rien dit.

Elle attend encore pour lui en parler. Lucie de son côté a été prévenue par François de l'indiscrétion de Jacinte. Sa petite cousine s'excuse en disant, la main sur sa poitrine :

— Il y avait là quelque chose qui m'empêchait de me taire.

Entre Lucie et sa mère le silence dura huit jours. Mais un matin que la mère et la fille se trouvaient seules à la bergerie, Maria-Rosa en profita pour interroger l'enfant. Tout en regrettant que sa cousine ait manqué à la consigne de se taire, Lucie dit simplement ce qu'elle a vu.

Maria-Rosa voudrait se persuader que tout cela n'est qu'illusions et rêveries, car elle craint les ennuis que lui attirera cette histoire. Nous savons d'ailleurs, par les cahiers de Lucie, qu'elle était accablée de soucis par suite de la négligence de son mari (lequel commençait à se laisser entraîner trop souvent au cabaret), au point d'en être déprimée physiquement et même malade. Cet état d'énerverment explique en partie son attitude en face d'événements qui menaçaient de compliquer encore plus sa vie de mère de famille écrasée de préoccupations et de travaux.

(14) Il y avait, ce soir-là, le père, la mère, huit enfants, un beau-frère et un neveu.

Or rapidement, la nouvelle se répandait par les comérages; elle ne rencontrait que des incrédules et les langues allaient bon train.

— Ça peut-il être des choses pareilles?

— Des gosses comme ça! De la marmaille!

— C'est la faute de la famille!... S'ils y mettaient bon ordre!..

— Ils n'ont donc pas de bâtons pour faire taire ces faiseurs d'embarras?..

Pour en finir une bonne fois avec ces bavardages, et aussi avec ses propres doutes, un beau matin, vers la fin mai, Maria-Rosa appelle sa fille encore au lit :

— Lève-toi tout de suite. Tu vas aller chez les voisins avouer que tu as menti!

Lucie reste ferme. Sa mère essaye des caresses, puis des menaces. Enfin, elle utilise même le manche du balai. Elle n'obtient qu'un silence respectueux et la confirmation de tout ce qui a été dit.

Maria-Rosa se décide pourtant à laisser partir au pâturage la petite bergère en lui recommandant de bien réfléchir toute la journée.

— Je n'ai jamais accepté un mensonge dans la bouche de mes enfants. J'accepterai bien moins une tromperie de cette espèce. Ce soir, quand tu rentreras, je te conduirai dans toutes les maisons du hameau. Tu avoueras aux gens que tu les as trompés et tu leur demanderas pardon.

Lucie part avec ses brebis... et son chagrin. François et Jacinte l'attendaient déjà devant la mare, étonnés de son retard. La voyant en larmes, ils lui en demandent la raison. Elle leur raconte tout, puis elle ajoute :

— Ma mère veut à tout prix que je me dédise. Comment pourrais-je faire?

Alors François blâme sa sœur :

— Tu vois, c'est ta faute... pourquoi l'as-tu dit?

Jacinte baisse la tête et pleure; puis se mettant à genoux, les mains jointes, elle leur demande pardon.

— J'ai mal fait... mais je promets de ne plus rien dire à personne!..

Le soir, lorsque Lucie rentra, sa mère recommença son sermon sur la franchise. Elle conclut :

— Ecoute. Choisis ce que tu voudras. Ou bien tu vas aller déromper les voisins, avouant ton mensonge, ou bien je t'enferme dans un cachot où tu ne verras même pas la lumière.

Les sœurs de Lucie ne se faisaient pas faute d'appuyer les arguments et les menaces de la maman.

Quel chagrin pour la pauvre petite! Elle aurait voulu pouvoir satisfaire sa mère, mais n'en trouvait pas le moyen. Elle ne sut que fondre en larmes. On la laissa toute seule dans un coin où elle put pleurer à son aise, offrant à Dieu son sacrifice, comme la Dame le lui avait demandé.

Toujours obsédée par la crainte d'une surpercherie de sa fille, quelques jours après, M^{me} Santos vint ouvrir son cœur à M. le Curé de Fátima, R. P. Manuel Marquês Ferreira (15).

— De tels malheurs n'arrivent qu'à nous!

— Comment, un malheur cela?

— Oui, cette enfant fait de nous la risée du pays!

— Mais si ce qu'elle raconte était vrai, ce serait pour vous une grande bénédiction et tout le monde vous porterait envie.

— Si c'était vrai!... Si c'était vrai!... Mais ça ne peut pas l'être... c'est ma fille qui ment... c'est la première fois, mais je vais lui apprendre à ne pas recommencer.

De retour à la maison, elle donna, en effet, à sa fille, en l'appuyant d'arguments frappants, la leçon promise.

(15) Au Portugal, les curés de paroisse sont appelés Révérend Père (*Reverendo Padre*). C'est d'ailleurs une appellation générale à tous les ecclésiastiques; elle traduit aussi bien : Mon Père, M. l'abbé, M. le curé, M. l'aumônier, etc. Celui de Fátima porte le titre de prieur, parce que, jadis, cette paroisse était un prieuré.

Note D. — La Cova da Iria et la légende de sainte Irène.

Avant 1917, le lieu dit Cova da Iria était inconnu même de bien des gens du voisinage. Maria Carreira, du hameau voisin de la Moita, qui devait y vivre et y mourir, entendit ce nom pour la première fois lorsque son mari lui rapporta sa conversation avec Antonio dos Santos, père de Lucie, qui lui avait raconté la première apparition.

Un curé, qui était resté deux ans à Fátima (1908-1910) écrivait plus tard : « J'ai parlé à tous les paroissiens, j'ai visité tous les hameaux et toutes les familles; jamais je n'ai entendu parler de cette Cova da Iria dont parle aujourd'hui presque tout l'univers. Je connaissais l'endroit pour y être passé, mais j'ignorais son nom; seuls le connaissaient ceux qui y avaient des terres... ».

Cova signifie « creux, fossé, cavité, combe, bas-fond ». Les paysans de la région appellent ainsi les nombreux affaissements de terrain que l'on y trouve. Non loin de la Cova da Iria, il y a la Cova do Chao Barreiro (de l'argile) do Cebolo (de l'oignon), do Pereiro (du poirier), das Tormentas (des tempêtes), da Raposa (du renard), etc... Celui où Notre-Dame est apparue porte le nom le moins vulgaire.

Iria est la forme populaire du prénom Irena (Irène). Peut-être ce terrain a-t-il jadis appartenu à une femme de ce nom, peut-être une ancêtre de Lucie, car la plus grande partie de la Cova appartenait à sa famille depuis plusieurs générations. Plus probablement il fut appelé ainsi en l'honneur de sainte Irène, héroïne de la pureté, tuée à Tomar, à 20 km, à l'Est de Fátima. Elle était née, pense-t-on, au lieu dit Torre de Mozeixa, à quelques kilomètres de Cova da Iria, sur la paroisse de Reguengo, où une antique chapelle lui est consacrée, et où on célèbre sa fête le 20 octobre.

Fille du noble Ermigius et d'Eugénie, elle fut élevée à Tomar sous la direction d'un oncle, l'abbé Celio, par deux tantes, religieuses bénédictines. Encore enfant, elle fit le vœu de se consacrer à Dieu. Un jeune seigneur, Britaldo, s'éprit d'un tel amour pour elle qu'il ne savait penser à autre chose. Irène réussit enfin à lui faire comprendre les motifs qui inspiraient ses refus.

Britaldo renonça à posséder l'objet de sa passion, mais en se refusant à penser à toute autre femme. Hélas! un jour, on

calomnia Irène auprès de lui. Fou de jalousie, il donna à l'un de ses soldats l'ordre de la tuer. Celui-ci la transperça d'un coup d'épée et jeta son corps dans la rivière Nabon; le courant la porta jusqu'au Tage.

La légende ajoute que, près de la ville de Santarem (Santa Irena) l'eau du fleuve s'arrêta et, dans le lit à sec, l'abbé Celio, à la recherche de sa nièce, vit un tombeau richement travaillé. On l'ouvrit et l'on vit le corps d'Irène, rayonnant de beauté. Tous les efforts pour emporter ce corps furent vains. On réussit seulement à prendre quelques reliques. Les eaux, reprenant leur cours, recouvrirent à nouveau le riche tombeau.

Une autre tradition rapporte que la reine sainte Elisabeth, passant par là, s'agenouilla sur le bord du fleuve et pria avec un grand désir de voir le tombeau de la martyre. Le miracle des eaux se produisit de nouveau, mais personne ne réussit à ouvrir le tombeau. Alors le roi Diniz fit élever le monument qui existe encore, avec la statue de la sainte sous un dôme.

Remarquons que le mot Irène est un mot grec qui signifie *paix*. Combien de pèlerins, par la pénitence et la prière, n'ont-ils pas retrouvé la paix dans la *combe de la paix*? Et ne peut-on espérer que le mouvement universel de retour à Dieu, parti de Cova da Iria, n'obtienne pour le monde une paix durable?

Note E. — Chapelet ou Rosaire.

Dans la première apparition, lorsque Lucie demande à la Dame si François ira lui aussi en paradis, la Vision lui aurait répondu, d'après la plupart des récits :

— Oui, mais à condition qu'il récite beaucoup de chapelets.

Certains disent même « beaucoup de Rosaire » (ainsi Rambaud, dans *La Dame toute belle*).

En fouillant les interrogatoires originaux, nous avons trouvé que cette formule n'était pas conforme à celle rapportée par les voyants dès le début. Le texte portugais est assez difficile à traduire dans ses nuances. Le voici avec sa version mot à mot :

— *Irã tambem; esse ainda ha de rezar as contas d'elle.* Il ira aussi; lui encore a de réciter les grains (de chapelet) de lui. (Lui aussi doit dire son chapelet.)

Je trouve deux différences notables entre cette formule et celle donnée d'ordinaire. D'abord, il ne semble pas que la Vierge ait fait du chapelet une condition du salut pour François. Ensuite, elle ne lui a pas demandé d'en dire « beaucoup ».

Le mot « *ainda* » (tantôt conjonction, tantôt adverbe) possède un sens assez vague de « encore », « aussi », « en plus »; mais il ne contient aucune idée de nécessité ou de condition. Par ailleurs, « *as contas* » signifie littéralement « les grains » (de chapelet), expression plus populaire que « *o terço* », le tiers (du rosaire).

La Vision n'a donc pas parlé du rosaire (*rosario*), ni même à proprement parler du chapelet lui-même (*terço*), mais seulement des « grains » (*contas*), des *Ave Maria* qui composent le chapelet. Presque toujours « *as contas* » désigne le chapelet; mais par elle-même cette expression peut vouloir désigner seulement une partie du chapelet, une ou plusieurs dizaines.

François reçoit donc le conseil d'*égréner* son chapelet, de ne pas le laisser inutilisé à la poche. Le grossissement de la formule originelle peut provenir de son zèle à lui, car lorsque Lucie lui répéta cette parole de la Vision, il s'écria : « Des chapelets, ô Madame, j'en dirai tant que vous voudrez! ».

Lors de l'enquête canonique, en 1924, Lucie exprima la réponse de la Dame de façon un peu différente : « Elle dit que oui, mais qu'il devait réciter le chapelet. *Disse que sim, mas que ele devia rezar o terço* ».

Dans une entrevue avec Sœur Lucie, l'auteur lui demanda si la Sainte Vierge, toutes les fois qu'elle engageait les voyants ou les assistants par leur intermédiaire, à dire le chapelet (c'est-à-dire au moins une fois dans chacune des apparitions), avait employé le mot « rosaire » (comme on le lit dans de nombreux récits) ou le mot « chapelet ». Elle lui déclara que *la Dame n'a jamais employé le mot « rosaire », sauf quand elle s'est dénommée « A senhora do Rosario*, la Dame du Rosaire » à la sixième apparition. Toujours elle a employé le mot « *terço* ».

Sœur Lucie essaye de comprendre pourquoi la plupart des livres parlent toujours de rosaire comme si la Dame avait demandé à tous les chrétiens qui sollicitaient ses faveurs, de réciter quotidiennement trois chapelets. Voici ce qu'elle suppose :

— Lorsque j'étais en Espagne (elle y est restée près de vingt ans), j'ai écrit et parlé en espagnol. Dans cette langue, on ne connaît que le mot « *rosario* » pour désigner à la fois le chapelet et le rosaire; je ne pouvais en employer d'autre. De là sans doute provient la confusion, mes correspondants ou interlocuteurs ayant traduit uniformément « *rosario* » par « *rosaire* ».

Les voyants ont toujours dit que l'Apparition portait, pendu à son bras droit, un chapelet. Et quand on insistait trop sur cette question, Lucie répondait quelquefois : « Que voulez-vous? Je n'ai pas compté les dizaines! »

CHAPITRE IV

LA DEUXIÈME APPARITION

(13 juin 1917)

Le rendez-vous.

Le 13 juin approchait; Olimpia et son mari étaient disposés à laisser les enfants revenir au rendez-vous de la Dame; mais la famille Santos s'y opposait violemment. Toutefois, il y avait, encore plus dans les villages voisins qu'à Aljustrel, des gens désireux de voir l'expérience renouvelée et même des partisans convaincus de la réalité de l'apparition. Ne fallait-il pas tenir compte de ces éléments de l'opinion?

M^{me} Santos, elle-même, commençait à se rendre compte que les « *claques* » ne suffisaient pas à résoudre le problème.

Le jour fixé pour le rendez-vous avec la Dame se trouvait être le jour même de la fête, si populaire au Portugal, de saint Antoine de Padoue. Là-bas, on l'appelle saint Antoine de Lisbonne, parce qu'effectivement ce grand saint, mort à Padoue (Italie), est né à Lisbonne et y a vécu jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. C'est le patron national du Portugal et aussi le patron de la paroisse de Fátima (1).

Les parents avaient beaucoup compté sur cette circonstance pour retenir les enfants à la maison et au village. Mais eux gardaient leur résolution.

La veille au soir, Jacinte s'approche de sa mère et, au milieu de quelques aimables caresses, lui dit :

(1) On visite, près de la cathédrale de Lisbonne, une église bâtie sur l'emplacement de sa maison natale et on montre une crypte qui serait l'endroit précis de la chambre où il est né.

— Maman, ne va pas demain à la fête de saint Antoine. Viens avec nous, à la Cova da Iria, pour prier et voir la Sainte Vierge.

— Non, je n'irai pas... Ni toi non plus d'ailleurs. Du reste, c'est inutile, la Sainte Vierge ne se montrera pas.

— Mais si, maman! Elle a dit qu'Elle reviendrait, et Elle apparaîtra certainement.

— Alors, tu ne veux pas aller à la fête de saint Antoine?

— Cette Dame, maman, est tellement plus belle... J'irai avec Lucie et François, à la Cova da Iria. Si la Dame nous dit que nous devons aller à la fête de saint Antoine, nous irons.

Le lendemain, de bon matin, Manuel-Pedro et son épouse, parce qu'ils n'attachaient pas grande importance aux dires des enfants, et que, sans doute, ils considéraient leurs affaires comme plus urgentes, partirent pour la foire de Porto-de-Mós. Ils devaient y acheter une paire de bœufs et ne rentrer que le soir. Au fond, Manuel-Pedro reconnaissait loyalement que l'attitude qu'il adopta ce jour-là ne fut pas la plus courageuse.

Chez les Santos, au dernier moment, on a décidé de rester neutres : on fait les morts, Maria-Rosa, qui avait d'abord pensé se rendre à la Cova da Iria, se contenta de suivre la chose de loin en faisant surveiller de plus près sa fille par ses deux aînées.

Comme c'était l'usage les jours de fête, Lucie, Jacinte et François sortirent les deux trousseaux dès l'aurore et les rentrèrent de bonne heure. Vers 11 heures, ils purent partir tous trois vers le céleste rendez-vous. A midi, ils sont depuis un moment à la Cova da Iria, récitant leur chapelet, avec quelle ferveur cette fois! Lucie y a entraîné une douzaine de ses compagnes de catéchisme.

Une cinquantaine d'autres personnes se sont rendues là, peut-être plus curieuses que convaincues. Voici comment un de ces témoins raconte ce qui se passa :

L'Apparition répondit que les enfants devaient revenir là le 13 du prochain mois; Elle leur recommanda encore la récitation quotidienne du chapelet, et Elle ajouta :

— *Je veux que vous appreniez à lire (2), je vous dirai ensuite ce que je désire.*

Lucie demanda la guérison d'un malade qui lui avait été recommandé :

— *Qu'il se convertisse et il guérira dans l'année.*

Plus tard, sœur Lucie fit connaître qu'à ce moment elle s'enhardit pour oser dire à la Vision :

— Madame, je voudrais vous demander de nous prendre au Paradis.

La réponse de la Dame, c'est ce que l'on appela d'abord le « petit secret » de Fátima.

On avait conjecturé que dans ce « secret » il s'agissait de l'avenir des trois enfants. En tout cas, il ne pouvait s'agir de leur salut éternel puisque déjà, dans sa première apparition, la Dame les avait rassurés sur ce point. Sans doute, supposait-on, la Vierge avait-Elle annoncé aux deux petits leur fin prochaine, dont par la suite ils se montrèrent si certains. Quant à Lucie, elle avait, pense-t-on, reçu l'invitation à abandonner le monde et à se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Ces suppositions que nous avions formulées nous-même dans notre première édition, étaient exactes, du moins en ce qui concerne François et Jacinte, et on peut aussi le conjecturer raisonnablement pour Lucie. En effet, celle-ci nous raconte comment la Vision leur annonça leur avenir. A la question de la pastourelle, elle répondit :

— *Oui, pour Jacinte et pour François, je viendrai bientôt les prendre. Mais toi, tu dois rester plus longtemps ici-bas. Jésus veut se servir de toi pour me faire connaître et aimer. IL VEUT ÉTABLIR DANS LE MONDE LA DÉVOTION A MON CŒUR IMMACULÉ.*

(2) Expression portugaise qui correspond à la formule française « Aller à l'école ».

« A l'heure convenue arrivèrent les trois enfants; ils commencèrent à réciter le chapelet à genoux, sous le grand chêne vert qui se trouve une cinquantaine de mètres plus haut que l'endroit des apparitions. Ayant terminé le chapelet, Lucie se leva, arrangea son châle, le foulard qui lui couvrait la tête, ainsi que ses habits, comme elle aurait fait pour entrer dans une église; puis elle se tourna vers l'Est, attendant la vision.

« On lui demanda s'il y avait longtemps à attendre; elle répondit que non. Les deux autres enfants demandèrent qu'on commençât un autre chapelet. Au moment même, Lucie eut un mouvement de surprise et s'écria : « Voilà l'éclair! La Dame arrive! »

« Et elle s'empressa de descendre, suivie de ses cousins, vers le bas de la pente, près du petit chêne vert des apparitions.

« J'entendis bien ce que Lucie disait à la Vision, mais je ne vis rien et je n'entendis pas les réponses. Cependant, je remarquai un fait étonnant : on était au mois de juin et l'arbre avait toute sa ramure couverte de longues pousses toutes jeunes. Or, à la fin de l'apparition, lorsque Lucie annonça que la Dame partait dans la direction de l'Est, tous les rameaux de l'arbre se ramassèrent et s'infléchirent de ce même côté, comme si la Dame, en partant, avait laissé traîner sa robe sur la ramure. »

Célestes confidences.

La vision et le dialogue avaient duré environ dix minutes. Mais dans ce court espace que d'émotions pour les enfants!

C'est encore Lucie qui avait commencé la conversation :

— Votre Grâce (*Vossemegê*) m'a demandé de venir ici. Qu'elle veuille bien me dire ce qu'elle désire!

— Alors, je dois rester ici-bas toute seule? demanda Lucie toute chagrine à la pensée de vivre séparée de ses confidents et amis.

— *Non, ma fille!... Et tu souffres beaucoup de cela?... Ne te décourage pas! Je ne t'abandonnerai jamais. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et la voie qui te conduira à Dieu.*

Cette révélation de leur avenir fut, pour ainsi dire merveilleusement illustrée par une vision, je dirai supplémentaire, dont nous connaissons les détails par un autre cahier de sœur Lucie (1942).

Comme Elle l'avait fait à la première apparition, la Très Sainte Vierge, tout en disant les derniers mots ci-dessus, écarta les mains et, une seconde fois, ce geste fit jaillir sur les enfants cette lumière intense dans laquelle ils se voyaient comme plongés en Dieu. Il leur sembla que François et Jacinte se trouvaient placés dans un faisceau de lumière qui s'élevait vers le ciel, et Lucie dans un autre qui se déversait sur la terre.

Devant la main droite de l'Apparition, ils voyaient un cœur entouré d'épines qui le piquaient de toutes parts. Les enfants comprirent que c'était le Cœur Immaculé de Marie, affligé par tant de péchés du monde, et qu'il demandait pénitence et réparation.

Ils eurent dès lors la conviction que ce rayon pénétrant avait eu pour but de leur communiquer une connaissance intime et un amour spécial pour le Cœur Immaculé de Marie. Dès ce jour, en effet, ils éprouvèrent dans leur cœur pour Celui de leur Mère du Ciel un amour ardent.

A ce récit, Lucie ajoute : « C'est à cela que nous pensions lorsque nous disions que la Dame nous avait révélé un secret à l'apparition de juin. En réalité, Elle ne nous avait pas commandé de nous taire, mais nous sentions que le Seigneur nous poussait à le faire. » Ils avaient compris qu'il était de leur devoir de garder pour eux ce qui concernait leur avenir, surtout à cause de leurs parents que la pensée d'une mort prochaine aurait épouvantés.

.....

La Vision disparue, enfants et assistants ne pouvaient se résoudre à quitter ce lieu béni : ils dirent les litanies de la Sainte Vierge, puis partirent en récitant le chapelet. Les quelques dizaines de témoins divulguèrent très vite ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils avaient entendu de la bouche des enfants.

Parmi les témoins de cette seconde apparition, il faut mentionner Maria Carreira, du hameau de La Moita, que le peuple appelle maintenant Maria de la Capelinha, et qui devait devenir l'instrument de la Providence pour la fondation du sanctuaire de Cova da Iria (3).

Premières contradictions.

Grâce à ces témoins, la nouvelle des célestes manifestations dépassa les limites de la paroisse et se répandit rapidement dans la région environnante.

A Fátima, elle devint le sujet de presque toutes les conversations. Quelques personnes, connaissant bien les petits voyants et ne pouvant douter de leur loyauté, admettaient la réalité des apparitions. Mais la plupart des gens se montraient sceptiques et parfois hostiles.

Les prêtres du voisinage restaient presque tous incrédules et particulièrement le R. Manuel Marquês Ferreira, curé de Fátima. Tout en prenant prudemment les mesures nécessaires pour suivre de près le développement des faits, il affichait une « neutralité » qui, parfois, ressemblait à de l'opposition.

Malgré la deuxième apparition, la paix ne fut pas rétablie à la maison Santos. Au contraire, plus se divulguait le bruit de ces événements, plus Maria-Rosa s'acharnait à ruiner les dires de sa fille.

Les Marto, bien que convaincus de la sincérité de leurs enfants, craignaient qu'ils ne fussent victimes de quelque illusion. Un jour, Olimpia leur dit : « Faites bien

(3) Voir note H, à la fin du chapitre I de la II^e partie, p. 171.

attention ! Un moment viendra où je vous corrigerai d'importance parce que vous trompez le monde... Par votre faute, bien des gens vont à la Cova da Iria. »

Les enfants surent se défendre.

— Nous n'obligeons personne à y aller. Que ceux qui ne veulent pas y aller n'y aillent pas ! Pourtant, celui qui ne veut pas croire peut s'attendre à être puni de Dieu.

Olimpia se contentait donc de menacer parfois les petits, sans douter de leur sincérité. Mais Maria-Rosa, irritée par les « mensonges » de Lucie, la rabrouait fortement et parfois allait jusqu'à la frapper, au point que M. le Curé crut devoir intervenir et lui recommander la modération.

Indécision du pasteur.

Ce fut une satisfaction pour cette mère lorsqu'elle fut invitée à conduire sa fille au presbytère pour y être interrogée ! Olimpia et les petits étaient également convoqués. C'était quelques jours après la deuxième apparition, « vers la mi-juin ».

« Ma mère, écrit Lucie, se sentit soulagée, pensant que M. le Prieur allait assumer désormais toute la responsabilité de l'affaire. Elle me dit :

« — Demain matin, nous irons entendre la messe ; puis tu iras chez M. le Curé. Qu'il te punisse, qu'il fasse ce qu'il voudra... Pourvu qu'il t'oblige à avouer que tu as menti, je serai contente.

« Mes sœurs s'étaient mises du côté de ma mère et me faisaient entrevoir de redoutables sanctions pour m'effrayer. »

Lucie alla prévenir ses cousins de ce qui lui arrivait.

— Nous aussi, lui dirent-ils, nous allons chez M. le Prieur. Il a fait dire à maman de nous y conduire. Mais elle ne nous a pas parlé de punition. Patience !... Si on nous bat, nous souffrirons pour l'amour de Notre-Seigneur et pour les pécheurs !

« Le lendemain, raconte Lucie, j'allais avec ma mère chez M. le Prieur. En route, elle ne me dit pas un mot. Pendant la messe, j'offris mes peines au Seigneur... Comme nous montions ensuite le perron du presbytère, ma mère me dit :

« — Ne m'agace plus ! Tu vas dire à M. le Curé que tu as menti, afin qu'il puisse, dimanche prochain, détromper les gens. Ainsi, tout ça finira. Est-ce là des façons?... Faire courir les gens à la Cova da Iria pour prier devant un arbre (4) ?

« Sans plus, elle frappa à la porte... »

« — Contrairement à tout ce que j'aurais pu redouter d'après les dires de ma mère et de mes sœurs, M. le Curé nous reçut affablement et m'interrogea posément sur tous les événements. Puis, il conclut, avec un grand calme :

« — Il ne me semble pas que tout cela vienne du Ciel. Est-il possible que Notre-Dame en soit descendue pour nous dire de réciter le chapelet tous les jours, alors que c'est un usage presque général dans la paroisse?... Quand Notre-Seigneur se communique aux âmes, Il leur demande habituellement de rendre compte de tout à leur confesseur ou à leur curé. Cette enfant, au contraire, s'enferme dans son silence. Cela pourrait être une tromperie du démon. L'avenir nous fera connaître la vérité. »

Les deux petits, de leur côté, n'avaient pas appris grand-chose à M. l'abbé Ferreira, François avait répondu avec simplicité et franchise sur tout ce que Lucie lui permettait de dire. Quant à Jacinte, elle s'était contentée de baisser la tête lorsque le prêtre l'interrogeait. Tout au plus lui avait-il arraché deux ou trois mots.

Lorsque, dehors, Lucie lui demanda la raison de ce silence, elle répondit :

(4) Lucie ne raconte pas que, sur le chemin, sa mère avait renouvelé ses menaces si elle ne se démentait pas devant M. le Curé. Elle avait répliqué doucement : « Mais maman, comment ferai-je pour dire que je n'ai pas vu, si j'ai vu ? »

— Tu sais bien que je t'ai promis de ne plus rien dire à personne.

Lucie était, au fond, grandement satisfaite de ce que l'entrevue si redoutée ne se fût pas trop mal terminée pour elle. M. le Curé ne l'avait pas punie, ni même grondée ; surtout, il ne lui avait pas interdit de retourner à la Cova da Iria aux rendez-vous de la Vision. Il avait seulement demandé à Maria-Rosa de revenir le trouver avec sa fille après les événements du 13 juillet.

Mais bientôt l'une des paroles prononcées par le prêtre obséda particulièrement l'esprit de l'enfant. M. le Curé avait dit que cela pourrait être une ruse du démon !

« Combien cette réflexion me fit souffrir déclare-t-elle, seul Notre-Seigneur, qui lit dans les cœurs, pourrait le dire ! »

Elle se disait souvent : « Si c'était Satan qui s'efforce par cette ruse de me perdre?... » Elle avait entendu dire que l'esprit du mal apporte toujours avec lui le désordre et la guerre. Or, depuis que cette « Dame » était venue, il n'y avait plus ni joie, ni paix à la maison !

Elle en vint jusqu'à ne plus rencontrer ses cousins et à se cacher d'eux lorsqu'ils l'appelaient.

Un jour, cependant, elle leur exposa ses craintes.

— Ce n'est pas le démon ! répondit Jacinte. Non, ce n'est pas lui. Le démon il est très laid et il habite sous terre, dans l'enfer. Cette Dame, elle, est si belle ! Et nous l'avons vue remonter au Ciel !

Ce raisonnement si logique, dissipa ses doutes. Mais elle avoue que, jusqu'à l'apparition suivante, sa ferveur et sa confiance avaient bien diminué. Voyant ses parents toujours acharnés contre elle, elle en vint à se demander s'il ne valait pas mieux dire qu'elle avait menti, afin que tout soit fini. Jacinte et François la soutinrent encore.

— Ne fais pas cela ! Tu ne vois donc pas que c'est en faisant ainsi que tu mentirais ? Et mentir est un péché !

Toute hésitation ne disparut pas et Lucie avoue qu'elle fut quelque temps moins fervente dans la prière et dans les sacrifices pour les pécheurs.

LA TROISIÈME APPARITION
(13 juillet 1917)

Découragement de Lucie.

Le nombre des croyants ne cessait de grandir. Dans les hameaux voisins, bien des gens soutenaient la réalité des apparitions et ils priaient avec ferveur la mystérieuse Dame dont ils devinaient l'identité.

Vers cette époque (juin-juillet), M^{me} Carreira, devenue une dévote enthousiaste, voulut marquer le lieu des apparitions par un monument rustique : aidée de son mari et de ses enfants, elle éleva une sorte d'arc ou portique comme les paysans portugais aiment en élever dans leurs réjouissances. Deux troncs d'arbres, grossièrement équarris, fichés en terre, en supportaient un troisième horizontal. Celui-ci était surmonté d'une croix et deux lanternes y étaient suspendues dont la flamme était entretenue nuit et jour.

M^{me} Carreira avait orné le petit chêne vert avec des rubans de soie, et la coutume a continué de fixer de ces rubans au piédestal de pierre qui a remplacé l'arbuste.

Ces mêmes paysans dévoués protégèrent le terrain sacré en élevant autour du tronc du chêne vert un mur de pierres sèches de quatre-vingt centimètres environ de hauteur. Cette petite enceinte avait, sur le côté Est, une ouverture fermée par une grille de bois.

Tel fut le premier « sanctuaire » de Fátima.

Cependant, le 13 juillet approchait, et Lucie se trouvait découragée au point qu'elle avait presque renoncé à revenir au rendez-vous de la Dame. Laissons-la parler elle-même :

« J'hésitais à me rendre à la Cova da Iria. Je pensais à part moi :

poussée par une force étrange à laquelle il m'était difficile de résister.

« Je me mis donc en chemin et je passai chez mon oncle pour voir si Jacinte y était encore. Je la trouvai avec son frère François, à genoux au pied du lit et tout en larmes.

« — Alors, vous n'y allez pas! c'est l'heure!

« — Sans toi, nous n'osons pas. Viens, va!

« — Eh bien, j'y vais.

« Alors, le visage épanoui de bonheur, ils partirent avec moi. »

Et plus tard, François pourra dire à sa cousine :

« Crois-moi, cette nuit-là je n'ai pas dormi, je n'ai fait que prier et pleurer pour que Notre-Dame te fasse venir.

Manuel-Pedro et sa femme accompagnèrent leurs petits. Il semble bien que, dès ce moment, ils étaient tous deux convaincus, non seulement de la sincérité de leurs enfants, mais même de la réalité des apparitions. Du moins Ti Manel (c'est le nom populaire de M. Marto) se flattait d'avoir été le premier habitant du hameau à croire aux apparitions et à prier Notre-Dame de Fátima. Il racontait que ce jour-là même il dit à sa sœur, toujours incroyante : « Si les gens disent que ce sont là des inventions des enfants ou des prêtres, personne ne sait mieux que nous deux que ce n'est pas vrai... M. le Curé?... Allons donc!... Vous savez bien qu'il suppose que ce sont les inventions du diable!... »

Nouveau dialogue.

La foule est si nombreuse que les enfants ont de la peine à se frayer un passage pour arriver jusqu'au chêne vert. On estime l'assistance de ce jour-là — la première des foules de Fátima — à quatre ou cinq mille personnes au moins.

Maria-Rosa et sa belle-sœur ont suivi les enfants de loin. Cachées dans un fourré assez distant, elles observent ce qui se passe.

« Si c'est le démon, pourquoi irais-je le voir?... Si l'on me demande pourquoi je n'y vais pas, je répondrai que je crains que ce soit le démon qui nous apparaisse. Que Jacinte et François fassent comme ils voudront; pour moi, je ne reviens plus à la Cova da Iria.

« La résolution était bien prise et j'étais décidée à la tenir.

« Le 12 au soir, il commença d'arriver une foule de gens qui venaient pour assister aux événements du lendemain. Alors j'appelai mes cousins et je les informai de ma résolution. Ils dirent :

« — Nous, nous y allons; cette Dame nous a commandé d'y aller!

« Jacinte se proposa pour parler, à ma place, avec la Dame; mais il lui en coûtait que je ne fusse pas avec elle. Elle se mit à pleurer. Je lui demandai pourquoi.

« — Parce que tu ne veux pas venir avec nous.

« — Non, je n'y vais pas! Si la Dame demande après moi, tu lui diras que je ne suis pas venue parce que je crains que ce soit une ruse du démon.

« Et je les laissai là pour aller me cacher et ne pas avoir à répondre à des gens qui me cherchaient pour m'interroger. On me croyait parmi les autres enfants du village qui jouaient çà et là, alors que je me cachais derrière une haie, dans la propriété d'un voisin, contiguë à notre jardin, un peu à l'Est du puits.

« Lorsque le soir je rentrai à la maison, ma mère me gronda :

« — Voilà ce que c'est que notre fille : une petite sainte de bois vermoulu! (1) Tout le temps que je lui laisse après avoir gardé ses brebis, elle le passe à s'amuser de telle manière que personne ne peut la trouver!

« Le lendemain, lorsque approchait l'heure où il fallait partir pour aller au rendez-vous de la Dame, je me sentis

(1) Au Portugal, le plus souvent, les statues de dévotion sont en bois. De là l'expression de Maria-Rosa.

A midi précise, comme les fois précédentes et de la même manière, après un éclair éblouissant et dans une auréole d'intense lumière, l'Apparition se présente aux enfants.

Sur un désir de Lucie, les assistants se mettent à genoux, et ferment les parapluies qui servent d'ombrelles. Honteuse, sans doute, de ses hésitations et de son incroyance, la voyante regarde la Vision sans oser lui parler. Jacinte intervient :

« — Allons, Lucie, parle! Ne vois-tu pas qu'Elle est déjà là et qu'Elle veut causer avec toi?

Et Lucie se décide :

« — Que voulez-vous de moi, Madame? demande-t-elle d'un ton bien humble.

La Vision lui répond, avec la même amabilité, ce qu'Elle lui a déjà déclaré les fois précédentes. Puis Elle leur recommande de ne pas manquer de revenir le 13 du mois suivant, et Elle insiste, pour la troisième fois, sur la récitation quotidienne du chapelet en l'honneur de la Sainte Vierge.

« Dites-le avec l'intention d'obtenir la fin de la guerre. Seule, l'intercession de la Sainte Vierge peut obtenir cette grâce.

Lucie exprime le désir de connaître le nom de la céleste Visiteuse et lui demande de manifester par quelque miracle une preuve de la réalité de sa présence.

Cette demande montre bien l'état d'âme des petits voyants et encore plus celui de la foule et de l'opinion publique en général. Un miracle ferait évanouir les contradictions et les enfants n'auraient plus d'ennuis à souffrir. Pauvres innocents! La tempête ne faisait que commencer et ils avaient à peine entrevu la croix qui les attendait.

A Lourdes aussi, Bernadette avait prié la Vierge de faire fleurir l'églantier placé sous ses pieds et Elle s'était contentée de sourire.

A la Cova da Iria, Marie est plus condescendante, car si Elle ne fait pas aussitôt le miracle demandé, Elle le promet.

— *Revenez ici tous les mois. En octobre, je vous dirai qui je suis et ce que je désire...*
Ayant ainsi répété sa promesse de la première apparition, elle ajouta :

— **ET JE FERAI UN GRAND MIRACLE POUR QUE TOUT LE MONDE PUISSE VOUS CROIRE.**

Lucie reprit :

— J'aurais encore, Madame, plusieurs choses à vous demander. Ne voudriez-vous pas guérir tel pauvre estropié?... Convertir telle famille de Fátima?... Emmener au Ciel au plus tôt tel malade d'Atouguia?... etc...

La Vision répondit qu'Elle ne guérirait pas l'estropié, mais qu'il pourrait se suffire et gagner sa vie et qu'il devait réciter chaque jour le chapelet avec sa famille (2). Le malade ne devait pas perdre patience : Elle savait mieux que lui le moment où il conviendrait de venir le prendre. Quant aux autres personnes, elles obtiendront les grâces désirées dans le courant de l'année, mais il faut qu'elles récitent le chapelet.

A un certain moment, on entendit Lucie dire à haute voix : « Oui, Elle veut qu'on récite le chapelet!... Qu'on récite le chapelet! »

Puis, « pour ranimer ma ferveur refroidie », avoue humblement Lucie, la Dame leur répéta encore :

— *Sacriez-vous pour les pécheurs et dites souvent, mais spécialement en faisant quelque sacrifice : O Jésus, c'est pour votre amour, pour la conversion des pécheurs et en réparation des offenses faites au Cœur Immaculé de Marie.*

Pendant cette apparition, les assistants les plus rapprochés avaient entendu Lucie pousser des soupirs de plainte et avaient remarqué sur son visage l'expression d'une grande tristesse (3).

(2) Voir note H. « Maria de la Capelinha », après le chapitre I de la deuxième partie. Cet estropié était Joao Carreira fils, actuellement sacristain de la Capelinha.

(3) Ti Mario racontait : « La face de Lucie pâlit et nous l'entendimes crier : « Aie, Sainte Vierge!... Aie, Sainte Vierge!... »

Finalement, la fillette demanda :

— Vous ne voulez plus rien de moi?

— Non, je ne veux rien de plus.

Et la Vision s'éloigna de la même manière que les fois précédentes. Les assistants entendirent une sorte de tonnerre et le portique de M^{me} Carreira fut secoué comme si le sol tremblait. Lucie, qui était à genoux, se leva, en disant :

— Elle s'en va!...

Puis :

— On ne la voit plus!

Dans leur cachette les deux mamans, entendant le vacarme de la foule, tremblaient de peur tout le temps de l'apparition. Quand elles osèrent sortir, elles virent les gens se précipiter sur les enfants pour les accabler de questions, et elles aperçurent Manuel-Pedro prenant dans ses bras la petite Jacinte pour l'arracher de force à la foule impotente.

Cependant Lucie essaie de satisfaire les curiosités avides :

— Pourquoi étais-tu si triste?

— C'est un secret.

— Bon ou mauvais?

— Il est pour le bien de nous trois.

— Et pour le peuple?

— Pour certains, il est bon; pour les autres, il est mauvais.

Nul parmi les milliers de spectateurs n'avait vu ou entendu la céleste Apparition. Tous avaient pu remarquer pour la première fois une petite nuée blanche, agréable à voir, entourant le groupe des enfants et couvrant le lieu des apparitions. Tous avaient constaté également un abaissement notable de la température et de la lumière solaire. Ces deux phénomènes avaient cessé au moment même où s'éloignait la Vision et où l'on avait entendu le coup de tonnerre final.

« Grâce au Ciel, conclut Lucie en racontant cette appa-

rition, cette nouvelle visite de Marie dissipa tous les nuages de mon âme et je retrouvai la paix. »

Le grand avertissement marial.

A l'occasion du jubilé du XXV^e anniversaire des apparitions. Sa Sainteté le Pape Pie XII crut arrivé le moment de manifester pour le bien des âmes, la plus grande partie de ce que la Sainte Vierge avait, ce jour-là, demandé de garder secret. Et il demanda à Son Em. le Cardinal Schuster de le publier (octobre 1942).

Voici donc textuellement ce que Lucie a écrit dans son troisième cahier « par pure obéissance et avec permission du Ciel ».

« Le secret consiste en trois choses distinctes — mais étroitement connexes —; je vais exposer deux d'entre elles, la troisième devant continuer à rester enveloppée de mystère.

(La première vision fut la vision de l'Enfer; la deuxième, l'annonce de la guerre mondiale.)

« Lorsqu'Elle disait les dernières paroles (rapportées ci-dessus : *Sacriez-vous...*, etc.), Notre-Dame ouvrit de nouveau les mains comme les deux fois précédentes. Le faisceau de lumière projeté sembla pénétrer la terre et nous vîmes comme une grande mer de feu. En cette mer étaient plongés, noirs et brûlés, des démons et des âmes sous forme humaine, ressemblant à des braises transparentes. Soulevés en l'air par les flammes, ils retombaient de tous les côtés comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu de grands cris et de hurlements de douleur et de désespoir qui faisaient frémir et trembler d'épouvante.

« Ce fut probablement à cette vue que je poussai l'exclamation d'horreur qu'on dit avoir entendue.

« Les démons se distinguaient des humains par leurs formes horribles et dégoûtantes d'animaux épouvantables et inconnus, mais transparents comme des charbons embrasés.

« Cette vue dura un instant et nous devons remercier notre bonne Mère du Ciel qui, d'avance, nous avait prévenus par la promesse de nous prendre au Paradis. Autrement, je crois, nous serions morts de terreur et d'épouvante.

« Alors, comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers la Sainte Vierge qui nous dit avec bonté et tristesse :

« — Vous avez vu l'Enfer où vont aboutir les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, le Seigneur veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. Si l'on fait ce que je vous dirai (4), beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix!

« La guerre va vers la fin (celle de 1914-1918), mais si l'on ne cesse pas d'offenser le Seigneur, sous le règne (pontifical) de Pie XI (5), en commencera une autre pire.

« Quand vous verrez une nuit éclairée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il est prochain le châtimement des crimes du monde par la guerre, la famine et les persécutions contre l'Eglise et contre le Saint-Père (6).

« Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la communion réparatrice les premiers samedis.

« Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon, elle répandra ses erreurs par le

(4) Sans doute dans l'apparition terminale. Ces mots « ce que je veux, ce que je vous dirai », dans la bouche de la Vierge, pourraient se traduire par « mon message ».

(5) Le nom de Pie XI se trouve dans le cahier de Lucie. La voyante a toujours pensé que la guerre annoncée commença dès que Hitler se mit à exécuter son plan de conquête (Anschluss, etc.). Au lieu de se résigner après Munich, elle s'attristait persuadée que la guerre était déjà en marche.

(6) Aussitôt après la « lumière inconnue » de la nuit du 25 au 26 janvier 1938, Sœur Lucie pensa que c'était là le signe annoncé par Notre-Dame et elle l'écrivit à M^{re} José da Silva en lui déclarant que la guerre prédite approchait et qu'elle serait « horrible, horrible ». Elle y insiste beaucoup dans la 2^e partie de son troisième cahier (août 1941).

monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Eglise; beaucoup de bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir; plusieurs nations seront anéanties.

(Ici, le 3^e élément du secret encore réservé.) ... *Mais enfin mon Cœur Immaculé triomphera.* (De quelle manière? Au temps voulu, cela paraîtra plus clairement. Cependant on nous laisse entendre que) *la consécration au Cœur Immaculé se fera, (et qu'en conséquence) la Russie se convertira et un temps de paix sera donné au monde* (7).

L'Apparition conclut :

— *Ne dites cela à personne. A François, vous pouvez le dire.*

Quelques moments après, Elle ajouta :

— *Lorsque vous récitez le chapelet, dites à la fin de chaque dizaine : O mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'Enfer; prenez au Paradis toutes les âmes et secourez surtout celles qui en ont le plus besoin* (7).

Quel est le troisième élément encore inconnu du « secret »? Depuis quelques années, on nous laisse entendre que cette partie de l'avertissement marial a été écrite par Lucie et renfermée dans une enveloppe scellée, confiée à Son Exc. M^{re} l'Evêque de Leiria. Elle doit être ouverte en 1960 par ce prélat ou par son Em. le Cardinal Patriarche de Lisbonne.

Nous renvoyons à une note spéciale nos remarques sur cet avertissement de la Très Sainte Vierge à ses enfants de la terre. Notons cependant que le point essentiel pour

(7) Certaines versions ajoutent ici : « Le Portugal conservera toujours la foi. » Nous n'avons pas su trouver ces mots dans le cahier de Lucie. — Sur cet avertissement, lire la note F : Le « secret » de Fátima.

(8) Sur le texte exact de cette formule, voir note G. — Evidemment, on peut faire d'autres traductions aussi exactes et plus élégantes. Voici celle qui tend le plus à se vulgariser : « O mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés; préservez-nous du feu de l'enfer; prenez au Paradis toutes les âmes, spécialement celles qui ont le plus besoin de votre miséricorde. »

Note F. — Le « Secret » de Fátima.

En juillet 1917, la petite Jacinte, interrogée par des importuns, laissa échapper que la Dame avait dit aux voyants « des choses pour eux ». Naturellement, son frère et sa cousine furent obligés de l'avouer aussi. Et cela leur valut, quelques jours après, les persécutions du sous-préfet, sans compter les inquisitions désobligeantes d'une foule de gens.

Dès lors, lorsqu'ils racontaient les apparitions, on leur demandait souvent si la Sainte Vierge n'avait pas dit autre chose. Fort embarrassés, ils répondaient d'ordinaire : « Elle nous a dit aussi le secret; mais nous ne pouvons pas le dire ».

Lucie n'a jamais caché que la Dame leur avait confié un secret. Mais, d'elle-même, elle gardait secrètes « d'autres choses ». De là ses scrupules.

Le « petit secret ». — Le 27 septembre 1917, M. Formigao lui demanda si elle ne pourrait pas dire le « secret » à son confesseur. Elle garda le silence, paraissant un peu embarrassée, dit M. Formigao. Et Lucie, racontant cela, ajoute : « Je restai perplexe, sans savoir que répondre, parce que je regardais comme secrètes certaines choses qu'il ne m'avait pas été interdit de dire. Grâce à Dieu, il inspira à mon interrogateur de passer outre. Je me souviens que je respirai ».

Après avoir répondu comme elle pouvait à ceux qui insistaient, elle se demandait si elle ne faisait pas un péché en cachant non seulement le « secret » mais aussi le « reste ».

C'est ce « reste » qu'on a quelquefois appelé improprement le « petit secret » de Fátima. Il comprenait tout ce qui paraissait à Lucie grâce exclusivement personnelle. Ainsi les visites de l'Ange (quoique leur entourage sût qu'ils récitaient une prière enseignée par lui), et surtout la communion du Cabeço, — la promesse de sacrifice total à la Dame dès la première apparition, — la vision quasi béatifique du 13 mai et celle du 13 juin, — les révélations de ce second jour sur leur avenir, etc.

On sait comment, le 17 décembre 1927, Lucie, âgée de vingt ans, fut autorisée par Notre-Seigneur à faire connaître à son confesseur un élément important du « petit secret », c'est-à-dire qu'elle devait rester sur terre après la mort de ses cousins pour faire connaître et aimer le Cœur Immaculé de Marie, ainsi que tout ce qui, dans les apparitions, concerne cette dévotion. Le reste sera connu par ses cahiers, surtout le second.

la divine Providence et pour nous, ce n'est pas l'annonce de l'avenir. Le but de Notre-Dame n'est pas la satisfaction de notre curiosité mais bien le salut éternel des âmes.

Au fond le « secret » affirme que le péché est le plus grand mal de l'homme puisqu'il le conduit à l'Enfer et que, sur terre, il déclenche guerres et révolutions. Il affirme aussi que les calamités temporelles sont souvent les manifestations de la Justice divine provoquée par les iniquités humaines. Il nous invite, par conséquent, à la résipiscence sans laquelle les calamités d'ici-bas ne sont que le prélude des châtiments éternels. Enfin ce « secret » rappelle l'efficace intervention de la Très Sainte Vierge pour obtenir la divine Miséricorde pour nous, pour la sainte Eglise, pour toutes les âmes.

Le grand avertissement marial. — Le troisième cahier est consacré presque exclusivement au « secret » demandé par la Dame, celui de la troisième apparition. Ce mot de « secret », nous ne l'aimons guère, parce que l'opinion a tendance à y attacher trop d'importance dans un sentiment de curiosité qui ne répond pas aux désirs de Notre-Dame et détourne les esprits des graves leçons contenues dans l'ensemble du message marial et dans cet « avertissement » lui-même.

Dans les documents du procès canonique, il est question du « secret » pour la première fois dans l'interrogatoire de Lucie, lors de l'enquête de 1924. En racontant l'apparition du 13 juillet, elle déclara : « Ensuite la Dame nous confia quelques petites paroles (*palavrinhos*) en nous recommandant de ne les dire à personne, seulement à François ».

A qui demanderait pourquoi Notre-Dame a défendu à ses petits confidants de ne répéter à personne ces paroles, il serait facile de répondre qu'en 1917, et pour de longues années encore, les termes même en auraient été incompréhensibles à quiconque.

Sœur Lucie elle-même nous a dit qu'elle ignorait absolument, avant d'avoir été instruite, ce que c'était que cette Russie, « A Russia », dont lui avait parlé la Dame. Et qui, avant les événements qui ont suivi la guerre de 39-45, eût pu soupçonner le rôle néfaste que la Russie a joué depuis dans la vie internationale? Aussi c'est bien par une décision divinement sage de la Providence, que l'Eglise a attendu jusqu'en 1942 pour divulguer ce texte. Ainsi il a été connu assez tôt pour avoir la force d'une prophétie et assez tard pour être intelligible.

Et pourtant, je dois avouer que moi-même alors j'éprouvai une réelle répugnance à ajouter à mes premières éditions le texte révélé au public par S. Em. le Cardinal Schuster, parce que je trouvais ces oracles obscurs et que ce que j'en comprenais me paraissait impossible au xx^e siècle.

En particulier, ayant eu l'occasion de constater, dans mon ouvrage sur le nationalisme, que depuis l'Evangile les nationalités ne se détruisent plus les unes les autres (*Evangile et Nationalisme*, pp. 32-33), je ne croyais pas réalisable cette menace de la Vision : « plusieurs nations seront supprimées ». Hélas!

Il semble que le but d'un « secret » accompagnant un message marial soit d'en prolonger le retentissement en le rappelant et en le confirmant lorsque, l'heure venue, ce secret sera dévoilé. Ce rôle, incontestablement, l'avertissement marial

du 13 juillet 1917, l'a déjà rempli pour la partie que Notre-Dame et l'Église ont bien voulu laisser connaître en 1942.

Le 26 juillet 1941, M^{re} José da Silva écrivit à Lucie pour lui demander de mettre par écrit tout ce qu'il lui était maintenant possible de raconter sur les apparitions. Elle répondit par l'envoi de son troisième cahier, daté de Tuy, le 31 août 1941, et consacré presque tout entier (quinze pages) au secret de la troisième apparition. Voici quelques-unes de ses déclarations : « Quel est le secret? Je crois que je puis le dire parce que j'en ai la permission du ciel. Les représentants de Dieu sur la terre m'y ont autorisé plusieurs fois et dans plusieurs lettres. Dans l'une d'elles — qui je crois est conservée par Votre Excellence Révérendissime — le R. P. José Fernando Gonçalves me demande de l'écrire au Saint-Père... » (Le Père était alors l'aumônier de son couvent et son confesseur.)

Après avoir donné le texte de l'avertissement marial tel que nous l'avons reproduit en son lieu, elle ajoute : « Peut-être, Monseigneur, il apparaîtra à certains que j'aurais dû manifester plus tôt toutes ces choses parce que quelques années auparavant elles auraient doublé de valeur. Il en aurait été ainsi si Dieu avait voulu me présenter au monde comme une prophétesse, mais je crois que ce ne fut pas l'intention de Dieu que je manifeste (plus tôt) toutes ces choses. S'il en eût été ainsi, je pense que, lorsque, en 1917, il me commanda de me taire — ordre qui me fut confirmé par ceux qui le représentaient (pour moi) — il m'aurait commandé de parler. J'estime donc, Excellence Révérendissime, que Dieu a voulu tout juste se servir de moi pour rappeler au monde la nécessité qu'il y a d'éviter le péché et de faire réparation à Dieu offensé, par la prière et la pénitence.

« Où me serais-je cachée pour ne pas répondre aux innombrables questions qui m'auraient été faites sur ces choses? Encore maintenant j'ai peur en pensant seulement à ce qui pourra arriver. Et ma répugnance à le manifester est telle que, malgré que j'aie sous les yeux la lettre dans laquelle Votre Excellence me commande de noter tout ce que je puis me rappeler, et que je sente intimement que c'est l'heure marquée par Dieu pour le faire, je suis hésitante dans une véritable lutte si je vous envoie cet écrit ou si je le brûle. Je ne sais encore le sort qu'il aura. Ce sera ce que le Bon Dieu voudra. Le silence eût été pour moi une grande grâce. »

Ce fut donc, comme l'on sait, S. Em. le Cardinal Schuster,

« sie ». Voilà pourquoi je lui demandai si la Dame avait vraiment employé ce mot. Elle m'affirma avoir bien entendu « *A Russia* », sans savoir d'ailleurs ce que représentait ce nom.

Comme Lucie vient de nous le faire remarquer, l'avertissement de Notre-Dame a pour but principal notre conversion et non la satisfaction de notre curiosité. Toutefois il nous sera permis, à l'aide des paroles mariales, d'essayer, non de scruter l'avenir, mais de comprendre le présent et le passé en notant la concordance frappante entre ces paroles et les événements qui ont suivi la seconde guerre mondiale :

« Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix. Sinon elle répandra ses erreurs dans le monde (Kominform), provoquant des guerres (Chine, Insulinde, Grèce, Corée, troubles du Moyen-Orient et d'ailleurs) et des persécutions contre l'Église (Ukraine, Yougoslavie, Lithuanie, Hongrie, Tchécoslovaquie, Roumanie et plus sournoisement Pologne et Prusse); beaucoup de bons seront martyrisés (qui complètera tous les martyrs des pays ci-dessus, en y ajoutant ceux des pays baltes, de Chine, du Vietnam : assassinats, camps de concentration, tortures, travail forcé dans des conditions pires que l'esclavage antique, etc.); le Saint-Père aura beaucoup à souffrir (insultes quotidiennes dans la presse russe et assujettissement de ses cardinaux et évêques, apostasie ou du moins insoumission de quelques-uns, etc., et que verrons-nous encore?); plusieurs nations seront anéanties (les nations baltes sont complètement rayées de la carte, une dizaine d'autres n'ont plus qu'une existence nominale suspendue au bon vouloir du dictateur russe)...

L'accablissement si parfait de ces menaces maternelles ne doivent-elles pas augmenter en nous l'espérance de voir aussi les promesses se réaliser : « Mais enfin mon Cœur Immaculé triomphera... » ?

P.-S. — Le lecteur l'a remarqué certainement : dans les récits des apparitions des 13 mai, juin, juillet, on peut distinguer comme deux phases : celle où la Vision tient les mains jointes, celle où elle les tient écartées. Dans cette deuxième phase, elle prend un aspect nouveau, plus lumineux encore, et elle fait aux pasteurs les révélations qu'ils considéreront comme personnelles et confidentielles : sensation de la lumière divine, promesse du ciel, prédiction de leur avenir, ostension du Cœur Immaculé, vision de l'enfer, révélation du « secret ».

archevêque de Milan, à la demande de S. S. Pie XII, qui, par une lettre pastorale du 13 octobre 1942, publia le premier le contenu de l'avertissement marial. Le Saint Père désirait, en effet, que l'avertissement marial soit connu avant que lui-même prononçât la consécration du monde et de la Russie au Cœur Immaculé de Marie comme il le fit le 31 octobre suivant. On sait la suite. Et certainement les menaces et les promesses de la Reine du Ciel sont, pour une grande partie, la cause de cette attention anxieuse, mêlée de crainte et d'espoir, que le monde entier accorde maintenant au « mystère » de Fátima.

Ce qui reste voilé. — Quand est-ce que le troisième élément du « secret » nous sera dévoilé?

Déjà en 1946, à cette question, Lucie et Monseigneur l'Évêque de Leiria me répondirent uniformément, sans hésitation et sans commentaire : « *En 1960* ».

Et lorsque je poussai l'audace jusqu'à demander pourquoi il fallait attendre jusque-là, j'obtins pour toute réponse, de l'un comme de l'autre :

— Parce que la Sainte Vierge le veut ainsi.

Le texte des paroles de Notre-Dame a été écrit par Sœur Lucie et enfermé dans une enveloppe scellée, déposée dans le secrétariat de M^{re} l'Évêque de Leiria. Elle sera ouverte, à la date indiquée, par M^{re} José da Silva ou par S. Em. le Cardinal Patriarche de Lisbonne.

Un jour on demandait à ce prêtat pourquoi on ne révélait pas ce dernier secret. Il répondit. « Beaucoup sont préoccupés et curieux de connaître les détails du secret confié aux voyants par la Sainte Vierge. Ces gens oublient la seule chose nécessaire : l'esprit du Message de Fátima ». (4 décembre 1946.)

Vérification de l'avertissement. — Beaucoup de critiques contre le « secret » proviennent du fait qu'on l'a publié avec des variantes. Plusieurs sont simplement des différences dans la traduction du texte portugais. Les plus importantes prennent leur origine dans les exigences des *censures* militaires du temps où il fut d'abord publié, et qui demandaient la suppression du nom d'un pays belligérant : la Russie. On lui substituait : « les impies, le monde, les hommes ». De là sont venues des discussions sans nombre, lesquelles étaient au fond sans objet.

Lors de ma première entrevue avec Sœur Lucie (1946), on trouvait encore des textes du « secret » sans le mot « Rus-

De même, à la dernière apparition, le geste d'écarter les mains correspond au début de la vision multiforme.

Or il n'est fait mention d'aucun geste de ce genre pendant la quatrième et la cinquième apparitions. Soupçonnant que peut-être ces deux mariophonies avaient eu elles aussi une seconde phase, plus intéressante, dont Sœur Lucie garderait encore le secret, je me permis de lui poser nettement la question si Notre-Dame n'avait pas écarté les mains le 19 août et le 13 septembre comme les autres fois. Un « non » très net fut le châtiement de ma curiosité.

Note G. — La Prière entre les dizaines de chapelet.

Dès le début, les petits voyants enseignèrent autour d'eux une formule de prière que la Dame leur avait demandé de dire entre les dizaines de chapelet. Aucune des paroles attribuées à la Vision n'a subi des variantes aussi importantes. Ayant demandé à Sœur Lucie le texte véritable (18 octobre 1946), elle me le dicta ainsi :

O meu Jesus, perdoa-nos, livra-nos do fogo do inferno, e levai as alminhas todas para o céu, e socorrei principalmente as que mais precisarem.

J'établis aussitôt la traduction suivante que je fis approuver par elle, ainsi que par la religieuse professeur de français au pensionnat du Sardo, près Porto, où elle résidait :

O mon Jésus, pardonnez-nous, préservez-nous du feu de l'enfer; conduisez au Paradis toutes les âmes et secourez surtout celles qui en ont le plus besoin.

Le verbe « conduisez » (*levai*) pourrait être remplacé par « emmenez » ou même « prenez ». *Levai* n'a pas de correspondant parfait en français. *Socorrei* pourrait être traduit par « venez au secours de » ou même par « aidez » (à aller au ciel).

Cette formule n'est presque nulle part utilisée telle que la voyante nous l'a dictée. La formule la plus répandue est : « O mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés; préservez-nous du feu de l'enfer, et secourez les âmes du purgatoire, surtout les plus abandonnées. »

Et cependant, d'après les documents originaux, dans ses réponses aux interrogatoires officiels de 1917 (curé) et de 1924

(commission canonique), Lucie la dicta alors comme elle nous l'a dictée à nous-même, vingt-deux et vingt-neuf ans plus tard. Et il est bon de noter que déjà en 1924 la formule erronée était courante au Portugal, et que Lucie, au lieu de la citer, cita textuellement celle de 1917.

Je crus donc pouvoir féliciter la bonne religieuse de sa fidélité à sa première version. Toutefois, par la suite, en comparant les deux textes, non plus de mémoire mais mot à mot, je m'aperçus qu'ils comportaient deux petites différences. Les enquêtes de 1917 et de 1924 ne portent pas les mots « e soccorrei », et le mot « todas » (toutes) s'y trouve avant « as alminhas » et non après. Il en est de même dans une autre citation que Lucie fait de cette prière dans son troisième cahier.

Je me permis de demander à Sœur Lucie de préciser le sens du mot « alminhas » (âmes) :

— Dans ces âmes qui ont besoin du secours divin, lui dis-je, faut-il voir les âmes du purgatoire ou bien celles des pécheurs ?

— *Dos peccadores*, répondit-elle sans hésiter.

— Pourquoi le pensez-vous ?

— Parce que la Sainte Vierge nous a toujours parlé des âmes des pécheurs. Elle nous a intéressés à eux de toute manière ; elle ne nous a jamais parlé des âmes du purgatoire.

— Pour quelle raison, à votre avis, Notre-Dame vous a-t-elle particulièrement intéressés aux âmes des pécheurs plutôt qu'à celles du purgatoire ?

— Sans doute parce que les âmes du purgatoire sont déjà sauvées, se trouvant comme dans le vestibule du ciel, tandis que les âmes des pécheurs sont sur les pentes qui conduisent à la damnation.

(C'était là le fond de ma propre pensée.)

— Votre explication me paraît fort théologique. Pourquoi donc dans beaucoup d'églises et même au Portugal, nomme-t-on dans cette prière les âmes du purgatoire ?

— *Não sei*. Je ne sais pas. Moi, je n'ai jamais parlé des âmes du purgatoire. Pour le reste, cela ne me regarde pas.

On peut, me semble-t-il, envisager une explication assez naturelle de cette curieuse variante. En portugais, le mot « almas », surtout dans sa forme diminutive « alminhas » (les petites, les pauvres, les chères âmes) employé sans déter-

minatif, désigne d'ordinaire les âmes du purgatoire. Dans les églises, les troncs du purgatoire portent l'inscription « *caixa das almas* » ; et dans les carrefours des chemins on trouve de petits édifices avec ces mots au frontispice : « *Ermita das alminhas* » (oratoire des âmes).

Les gens qui venaient à la Cova da Iria prier avec les enfants les entendaient répéter la formule enseignée par la Dame. Ils pensèrent que ces âmes à conduire au ciel étaient celles du purgatoire, et cela d'autant plus naturellement que les enfants n'avaient pas encore révélé ni tout ce que la Dame leur avait demandé pour le salut des pécheurs, ni la terrible vision de l'enfer, et que nul théologien n'avait encore approfondi le sens du Message marial de Fátima.

Celui qui fit la plus grosse erreur, ce fut le premier qui ajouta les mots « du purgatoire ». Le peuple récita la prière ainsi déformée. Lorsque, plusieurs années après, les prêtres consentirent à s'occuper des choses de Fátima, ils répétèrent la formule populaire. Lucie n'était plus là pour la rectifier. Et même si, au contraire, elle l'entendit jamais réciter, elle ne pouvait signaler la déformation du texte sans manquer à sa promesse de silence comme à sa résolution de ne pas intervenir dans ce qui regarde l'autorité ecclésiastique.

Il est bon de noter que la formule récitée par Ti Manel et sa femme (disant l'avoir apprise en 1917 de la bouche de François) est absolument identique à celle que Lucie récitait à son curé, sauf le mot « almas » au lieu de son diminutif « alminhas ». — « Lorsque je suis seul, disait M. Marto, je la récite ainsi ; lorsque je suis à l'église, je la dis comme les autres. »

CHAPITRE VI

INTERVENTION DE LA SECTE LA QUATRIÈME APPARITION (19 août)

En attendant le 13 août.

Lucie, devant la beauté de l'Apparition, avait retrouvé la paix de son âme. Maintenant, elle était sûre qu'il y aurait en faveur des visions un « signe de Dieu » et le miracle ferait évanouir les contradictions.

C'est précisément alors que commencèrent les plus grandes tribulations extérieures. La promesse du grand miracle, répétée par tous les échos du pays, excitait la curiosité de tout le peuple portugais et multipliait le nombre des croyants, sympathiques ou admiratifs. Cependant, à Aljustrel et à Fátima, les préventions continuaient. Notre-Seigneur l'a bien dit : « Nul n'est prophète en son pays. »

Chez Lucie, sa mère ne désarmait que lentement. Vaincue presque par l'évidence, elle affectait devant Lucie l'incrédulité absolue et faisait mine de s'affliger en voyant plus de monde « trompé » par sa fille (1).

Tous les jours, il en venait prier devant le chêne vert que des mains avides de reliques dépouillaient peu à peu de son feuillage et de ses branches. Tous les jours et à tous les instants, il en venait à Aljustrel pour interroger les enfants, ce qui les empêchait de s'occuper de leurs brebis.

(1) Maria-Rosa était loin d'être hostile « en principe » ; elle était trop bonne chrétienne pour cela. Elle avait même spontanément demandé à contribuer aux dépenses de la famille Carreira pour les lampes de l'arc rustique. Pour le 13 août, ses filles aidèrent à l'ornementation du petit reposoir que l'on avait dressé là. Nous avons dit plus haut ce qui expliquait en grande partie son énerve-ment devant toutes ces « histoires ».

Champs de la Cova da Iria tout piétinés, plaintes des propriétaires contigus, dérangements continuels, ennuis de toute sorte retombaient sur la mère de famille. On avait même osé, devant elle, proférer des menaces de mort contre sa fille ! Elle s'en prenait aux enfants :

— Ces pauvres gens viennent avec confiance, trompés par vos inventions. Vraiment, je ne sais plus quoi faire pour les détromper !

Loyale et fidèle paroissienne, elle était fort impressionnée par la réserve presque hostile de M. le Curé de Fátima, et c'est sans doute cela qui lui dictait son attitude devant sa fille. L'abbé Ferreira, lui, restait, peut-être trop strictement, fidèle à la consigne de discrétion qu'il s'était imposée dès le début.

La presse catholique, alors peu développée au Portugal, observait, elle aussi, une grande réserve. La presse antireligieuse, qu'on appelait là-bas « libérale », avait publié quelques chroniques où les faits étaient grossièrement déformés et attribués à toute sorte d'influences et d'intentions, sauf à une intervention surnaturelle. Le grand journal *O Seculo* avait publié un article de ce style le jour même de la troisième apparition (2).

Le succès de cette dernière ne fit qu'accroître la rage des sectaires, les puissants du jour. Dans les loges, on se mit à chercher le moyen de « tuer dans l'œuf » cette explosion de mysticisme. Il fallait trouver, dans l'administration, des hommes ou un homme capable de soutenir les intérêts de la Libre Pensée.

Fátima dépendait du Conseil (arrondissement) de Vila Nova de Ourém.

La population de ce territoire était et est encore profondément catholique. Mais l'administration, à la suite de la Révolution de 1910, en était aux mains d'un homme effronté, profondément sectaire, qui était pratiquement, le seigneur et la terreur de l'arrondissement. On le surnom-

(2) Voir, chapitre X, « La Presse portugaise et les Apparitions. »

mais le *Ferblantier*, à cause de son métier; de son vrai nom, il s'appelait Artur d'Oliveira Santos.

Sincère dans sa haine de la religion, il s'était inscrit tout jeune à la loge Gomes Freire, de Leiria; il devait en fonder une lui-même à Vila Nova dont il serait président. Sa femme a fait baptiser en cachette ses enfants, auxquels il a infligé les noms de Démocratie, République, etc. A vingt-six ans seulement, président du Parti démocratique, il est nommé administrateur du Conseil. En 1917, il a trente ans.

Dès qu'il a entendu parler des apparitions de la Cova da Iria, il s'est mis en alerte pour surveiller de près les événements. Bientôt, il décide d'abattre cette manifestation « réactionnaire » et il s'y emploie avec autant de zèle que de ruse hypocrite.

Déception !...

Cependant les articles de la presse maçonnique avaient obtenu ce résultat de faire connaître Fátima d'un bout à l'autre du Portugal, de sorte que, en grande partie grâce à eux, le 13 août suivant, une foule immense se rendit à la Cova da Iria (3).

« De toutes les directions, lit-on dans une lettre écrite par un témoin oculaire, arrivaient des masses innombrables de gens; des véhicules de tous genres et de toutes grandeurs se succédaient sans cesse. Les voitures et les chars stationnés sur le plateau, la longue suite des automobiles sur la route et les amas de bicyclettes formaient un spectacle des plus curieux. » On voyait aussi, par-ci et par-là, des groupes d'ânes, de chevaux, de mulets. Chacun est venu dans ce désert par des moyens de fortune.

(3) On a remarqué, depuis, que ce jour était l'anniversaire exact de celui où le bienheureux Nuno Alvares, le Saint Connétable, avait invoqué Marie sur le plateau de Fátima, la veille de la victoire d'Aljubarrota.

Les enfants, au contraire, y avaient manqué, non par leur faute, mais parce que l'heure de l'épreuve avait sonné pour eux. Il en est toujours ainsi : aux grandes grâces de Dieu succèdent les grandes croix; c'est précisément l'empreinte de toute œuvre du Ciel.

Cependant, la foule déçue, mais reconnaissante à la Dame qui a manifesté sa puissance, après s'être enquis de ce qui s'est passé, se disperse, pensant bien que la Vision reviendra seulement le 13 du mois suivant.

Innocents criminels.

Voici ce qu'étaient devenus nos petits pasteurs.

Quelques jours auparavant, les papas, Antonio et Manuel-Pedro, avaient été convoqués, ainsi que leurs enfants, à Vila Nova pour le samedi 11 août.

Soupçonnant dans les rassemblements de la Cova da Iria une manœuvre réactionnaire, M. l'administrateur voulut appliquer la loi qui interdisait les manifestations religieuses en dehors des édifices du culte, et il commençait par s'adresser aux « fauteurs » de ces attroupements pieux.

Antonio se rendit à la ville avec Lucie; mais Ti Manel n'amena pas ses enfants, trop jeunes pour comparaître devant une commission ou tribunal quelconque. Il en fut d'ailleurs vertement semoncé.

On avait fait peur aux deux petits sur le sort qui attendait leur cousine. Lorsqu'elle leur a fait ses adieux en partant, Jacinte lui a dit :

— Nous irons derrière votre puits, et nous prions beaucoup pour toi. Quand tu reviendras, tu viendras nous y retrouver.

— Et s'ils me tuent?

— S'ils te tuent, dis-leur que moi aussi, et François, nous sommes comme toi et que nous voulons mourir aussi.

A la sous-préfecture, Antonio laissa sa fille se

Vers midi, il y a sur les lieux plusieurs milliers de personnes. Les journaux parleront même de vingt mille; généralement, on évalue la foule du 13 août, à dix-huit mille.

Tous ces gens sont en grande partie des pèlerins croyants et dévots plutôt que des curieux. Serrés autour de l'yeuse bénie, piédestal de l'apparition, déjà dépouillée même de ses branches, ils occupent la longue attente en disant le chapelet et en chantant des cantiques.

Midi... les voyants ne paraissent pas! Désappointement général! On attend un peu avec une certaine inquiétude. Bientôt le bruit se répand que les enfants ne viendront pas, parce qu'ils ont été enlevés par l'administrateur de Vila Nova de Ourém, quelques-uns ajoutent avec la complicité de M. le Curé et de M. le Régéador (maire).

Explosion de colère dans tout ce peuple! On parle d'aller tous ensemble à la ville demander des comptes à l'impudent « administrador ».

Heureusement pour lui, l'attention générale est captivée par un autre objet. Ces milliers de gens entendent comme un coup de tonnerre formidable qui ébranle le sol, et ils voient un grand éclair qui raye l'atmosphère. Ensuite tout se passe extérieurement comme si les enfants et la Vision étaient là. Après l'éclair qui marquait d'ordinaire l'arrivée de la Dame, près du chêne vert déchiqueté, une nuée, très agréable à voir, se forme, persiste environ dix minutes, puis s'élève dans les airs et se dissipe. Et ainsi tout le monde se trouve satisfait, comme si la Dame avait réellement apparu.

Certains, éloignés, il est vrai, du chêne vert, le croient, et cela se dit : « La Vierge s'est montrée! » En réalité, personne ne l'a vue, mais la foule ayant perçu les mêmes phénomènes remarqués lors des apparitions précédentes, d'aucuns ont pu penser un moment que la Vision avait réellement eu lieu. En tout cas, par ces prodiges, Marie témoignait que, pour sa part, Elle ne manquait pas au rendez-vous.

« débrouiller » toute seule, protestant devant le représentant de l'autorité qu'il n'ajoutait ni foi ni importance à ces « histoires de femmes ». Son beau-frère, plus courageux, riposta aux sarcasmes du fonctionnaire et de son entourage, et soutint la sincérité des petits voyants. « Il y avait, racontait-il, des « écrivassiers » qui notaient mes réponses et se moquaient de moi. »

N'aboutissant à rien, devant la fermeté de Lucie, le sous-préfet abandonna la partie, tout en protestant qu'il aboutirait à ses fins, « même, ajouta-t-il, s'il faut mettre à mort la petite récalcitrante ».

En rentrant chez elle, Lucie trouva ses cousins en prière auprès du puits, et pleurant parce qu'une sœur de Lucie est venue leur dire qu'elle a été condamnée à mort et exécutée.

Tel est, brièvement résumé, le drame-comédie du 11 août. Après un intermède de vingt-quatre heures, la scène va se rouvrir. Il s'agit d'empêcher à tout prix la manifestation du 13; il faut trouver un moyen d'éloigner les enfants du lieu des prétendues apparitions sans risquer la colère de la foule, car tout fait prévoir une affluence énorme.

De fait, le lundi matin, M. d'Oliveira Santos arrive vers 10 heures à Aljustrel, avec sa carriole dans laquelle il transporte un prêtre, M. le Curé doyen de Porto de Mós. Il se présente à la maison Marto où il trouve Olimpia seule avec une de ses filles. Celle-ci court aux champs, chercher son père, ainsi que Lucie et les deux petits.

M. Santos propose de porter les enfants jusqu'à la Cova.

— Moi aussi, je veux voir le miracle... Voir et croire, comme saint Thomas.

Son offre étant refusée, il dit aux petits :

— Rendez-vous chez M. le Curé; devant lui je voudrais vous poser quelques questions sur ce que vous voyez.

Lucie et ses cousins s'y rendent, accompagnés par les

deux papas. Devant le prêtre — qui se trouve assisté de M. le Doyen de Porto Mós et de M. l'Archiprêtre de Torres Novas — et devant le sous-préfet, Lucie proteste de sa sincérité :

— Je ne mens pas; je dis seulement ce que cette Dame m'a dit. Si beaucoup de monde va là-bas, ce n'est pas nous qui l'y invitons.

— Est-ce vrai que cette Dame t'a confié un secret?

— Oui, mais je ne puis le dire. Si Votre Révérence veut le connaître, je vais tout à l'heure demander la permission à la Dame, et si elle me l'accorde, je vous le dirai.

Profitant de ce que l'heure presse, le Ferblantier obtient le consentement des papas pour faire monter les enfants dans sa carriole. N'est-ce pas le seul moyen de pouvoir traverser la foule et arriver à temps au rendez-vous de la Dame?

L'attelage part du bon côté; mais dès qu'on est sur la route distritale, il prend à droite, dans la direction de Vila Nova. Le ravisseur tranquillise les enfants avec des mensonges.

Zélé pour la loi, surtout quand elle combat la religion, M. d'Oliveira Santos a pensé qu'il lui serait plus facile d'arrêter les trois voyants que les milliers de délinquants récitant des prières et chantant des cantiques hors d'un édifice cultuel. Et peut-être réussira-t-il à percer le mystère des prétendues apparitions en « cuisinant » les enfants loin de la foule et de leur milieu.

Son épouse fit déjeuner les captifs; puis il essaya par toute sorte de procédés de leur arracher et la révélation du fameux secret et la promesse de ne plus revenir à la Cova da Iria. Devant leur refus persistant, il les déclare en état d'arrestation et les enferme dans une chambre de sa maison. M^{me} la sous-préfète s'occupe d'eux assez maternellement.

Mais le lendemain, une dame âgée (que depuis personne n'a pu identifier) vient dans leur chambre essayer de leur arracher le secret. Puis on les conduit aux bureaux de

l'administration du Conseil, où on les presse de toutes manières. Ramenés au domicile de M. Santos, nouvelles questions, avec embûches, offres de cadeaux, menaces, etc.

Tout étant vain, des gendarmes viennent les prendre et les conduisent à la prison.

— On vous y laissera jusqu'à ce que vous ayez dit le secret. Et si vous tardez trop, on vous fera frire dans l'huile.

Après quelques heures de séjour au cachot, où ils édifient leurs co-détenus et les entraînent à dire avec eux le chapelet quotidien demandé par la Dame, on les ramène aux bureaux du Conseil.

C'est probablement à ce moment que, sur réquisition du sous-préfet, M. le Docteur Antonio Rodrigues de Oliveira, médecin à Leiria, examina cliniquement les trois voyants. Car le sous-préfet espérait pouvoir les déclarer en proie aux hallucinations, à l'hystérie, ou à toute autre infirmité « psychiatrique ».

Le journal *O Mundo* et d'autres organes prirent fait de cet examen pour présenter les enfants comme étant les jouets de quelque habile Cagliostro (18 août) ou comme de « pauvres hallucinés » (19 août). Toutefois — comme le fait remarquer l'historien portugais M. Costa Brochado — jusqu'à aujourd'hui, personne n'a vu publié un seul mot des conclusions que tira de son examen M. le Docteur de Oliveira.

Manifestant une colère grandissante, l'administrateur donne devant les enfants l'ordre de faire chauffer une grande marmite d'huile; puis il les laisse seuls dans la pièce bien fermée.

Lorsqu'il revient, un gendarme l'accompagne, lequel prend violemment Jacinte par le bras :

— Si tu ne parles pas, tu seras frite la première.

La fillette, refusant, est entraînée de force dans une pièce voisine, le bourreau revient en disant :

— En voilà pour une!... A toi François!

Celui-ci pleure, mais ne se montre pas moins ferme. Saisi vivement, il est aussi emmené dans la prétendue

Chambre aux tortures. C'est alors le tour de la plus grande pour qui la même scène se reproduit.

— J'étais convaincue, déclare Lucie, que cet homme parlait pour de bon et que tout était fini pour nous. Mais je n'avais pas peur et je me recommandais à la Sainte Vierge.

Dans la chambre aux tortures, elle retrouva ses cousins sains et saufs, sinon exempts de toute frayeur. Toutefois, en guise de consolation, un policier les assura qu'ils seraient bientôt frits tous les trois ensemble (4).

Reconduits au domicile particulier du sous-préfet, ils y passèrent la nuit, bien soignés par M^{me} Santos. Le lendemain, qui était le 15 août, ils durent subir un nouvel interrogatoire dans les bureaux, mais aussi inutile que les précédents. Alors M. l'Administrateur se décida à ramener les enfants au presbytère de Fátima. Quand il y arriva, la cure était vide, car c'était l'heure de la grand-messe.

Celle-ci terminée, il se passa un petit drame (que nous racontons ailleurs) entre la population, le sous-préfet, l'oncle Manuel et le curé (5). Le bon sens et l'autorité de Ti Manel — du moins à ce qu'il racontait — ramenèrent le calme dans les esprits. Mais les paroissiens de Fátima soupçonnèrent toujours l'abbé Ferreira d'avoir été de connivence avec le Ferblantier et de lui avoir livré les enfants. La colère populaire contre lui était si grande qu'il jugea nécessaire d'envoyer à divers journaux une lettre publique pour dégager sa responsabilité.

Dans cette aventure, le grand chagrin des enfants était d'avoir manqué à leur promesse d'être fidèles au rendez-vous avec la Dame le 13 de chaque mois. Mais elle sut les en consoler.

(4) A certains indices, il semble que la scène de la torture n'ait pas été jouée par l'administrateur lui-même, mais par un de ses amis, M. C. A., officier de police. Celui-ci est décédé, et M. Artur Santos s'est toujours refusé à toute déclaration.

(5) Cf. *Il était trois petits enfants*, 5^e éd., pp. 104-105.



M. MARTO ET L'AUTEUR AU PUIS DE LA MAISON DE LUCIE
(Lieu de la deuxième apparition de l'ange.)



OLIMPIA DE JÉSUS ET MANUEL PEDRO MARTO
Au milieu d'un groupe de pèlerins (1951).



FOULE SUR LES CHEMINS
DE LA COVA DA IRIA
AU DÉBUT DES PELERINAGES



L'Apparition des Valinhos.

Le dimanche 19 août, quatre jours après leur retour de Vila Nova (5), les trois pasteurs étaient allés, après la grand'messe, réciter un chapelet à la Cova da Iria, avec quelques amis.

Dans l'après-midi, Lucie, avec François et son frère Jean, qui remplaçait Jacinte, menèrent leurs troupeaux à l'endroit appelé *Os Valinhos* (les Vallons), entre Aljustrel et les hauteurs du Cabeço. Il était environ quatre heures lorsqu'ils virent l'atmosphère prendre la même teinte qu'à la Cova pendant les apparitions.

Etonnés, ils contemplent le phénomène, et voilà que Lucie perçoit l'éclair coutumier, cette explosion de lumière qui annonce l'arrivée de la Dame. Lucie demande à Jean d'aller chercher sa sœur; sa curiosité retenant le garçon, Lucie réussit à s'en faire obéir en offrant deux *vintens*, l'un payé de suite, l'autre après commission faite.

Dès que la fille arrive, un autre « éclair » jaillit, et les trois pasteurs privilégiés aperçoivent la belle Dame, dans son auréole de lumière, sur un chêne vert un peu plus haut que celui de la Cova (6).

A la question habituelle de Lucie :

— Que veut de moi Votre Grâce?

elle répond avec sa coutumière bonté :

— *Je veux vous dire de continuer à aller à la Cova da Iria le jour 13 jusqu'en octobre et que vous continuiez à réciter le chapelet (o terço) tous les jours.*

Lucie exprime de nouveau son désir d'un miracle pour la foule :

— *Oui, répond la Vision; le dernier mois je ferai un*

(5) Lucie, qui d'ordinaire a une mémoire si fidèle, place contre toute vraisemblance la quatrième apparition au 15 août. D'après tous les témoignages elle eut lieu le dimanche suivant.

(6) Cet arbre a disparu comme celui de la Cova da Iria; il fut remplacé par un petit monument en pierre sèche, avec une statuette de la Vierge. Maintenant s'élève là un beau monument dû à la générosité des Hongrois de France.

miracle pour que tous croient. Si on ne vous avait pas enlevés à la ville, le miracle aurait été plus grandiose. Saint Joseph viendra avec l'Enfant-Jésus pour donner la paix au monde; Notre-Seigneur viendra bénir le peuple, et aussi Notre-Dame sous la figure de Notre-Dame des Douleurs.

Lucie était émue des scrupules qui tourmentaient l'âme de M^{me} Carreira, si bonne pour elle, au sujet de l'argent recueilli près du chêne vert; elle demanda :

— Que désirez-vous que l'on fasse de l'argent et des autres offrandes que le peuple laisse à la Cova da Iria?

— *Que l'on fasse deux brancards (pavillons de procession) : l'un, tu le porteras avec Jacinte et deux autres fillettes vêtues de blanc; l'autre, François le portera avec trois garçons vêtus aussi d'aubes blanches. Ce sera pour solenniser la fête de Notre-Dame du Rosaire (7).*

Lucie demande encore la guérison de quelques malades qu'on lui a recommandés. L'apparition répond qu'Elle en guérira quelques-uns dans le courant de l'année.

Tout cela paraît secondaire à la Vierge. Elle n'est pas venue pour cela. Avec une sollicitude maternelle, voilée de tristesse, elle exhorte ses petits confidentiels à la pratique de la prière et de la mortification. Elle conclut :

— *Priez, priez beaucoup et faites des sacrifices pour les pécheurs, car beaucoup d'âmes vont en enfer parce qu'il n'y a personne qui se sacrifie et prie pour elles.*

La Dame prit congé des enfants jusqu'au 13 septembre. La Vision avait duré le temps habituel.

Comme les autres fois, la vue de la Dame avait été

(7) L'importance qu'ont prise, dans la dévotion à la Sainte Vierge, les pèlerinages que sa statue a faits et continue de faire sur les routes du Portugal, de France (Grand Retour) et du monde entier (Route mondiale et autres « routes » de Notre-Dame de Fátima), nous aide à mieux comprendre pourquoi Notre-Dame de Fátima parle à ses confidentiels de pavillons processionnaires. Remarquer ici, comme dans la plupart des prophéties de l'Écriture, la double perspective, la prochaine moins importante, et figurative de la lointaine, laquelle est souvent le véritable objectif de l'oracle.

réservée aux trois confidentiels privilégiés. Jean y avait assisté. Le soir sa mère lui demanda ce qu'il avait vu.

« J'ai vu Lucie, François et Jacinte s'agenouiller près de l'arbre. Puis j'ai entendu tout ce que disait Lucie. Quand elle a dit : « Voilà qu'Elle part! Regarde, Jacinte! », j'ai entendu un coup de tonnerre semblable à l'éclatement d'une fusée, mais je n'ai rien vu. Pourtant les yeux me font encore mal d'avoir tant regardé en l'air. » Toutefois Jean avait constaté la modification de la lumière solaire. Et d'autres personnes du pays disent l'avoir remarquée également.

Autre circonstance intéressante. Les enfants, qui se plaignaient de voir les visiteurs mutiler l'yeuse de la Cova da Iria, aux Valinhos ne se firent pas scrupule de couper eux-mêmes la branche à deux rameaux sur laquelle avaient paru s'appuyer les pieds de l'Apparition. Jacinte et François l'emportèrent chez eux.

En passant devant la maison des Santos, on salue la tante qui est sur le seuil de la porte avec d'autres personnes.

— Tante, s'écrie Jacinte, nous avons vu la Sainte Vierge une autre fois.

— Vous ne faites pas autre chose que de voir la Sainte Vierge, petits menteurs que vous êtes!

— Mais si! Nous l'avons vue! Regarde, tante; Elle avait un pied sur ce rameau et un autre sur celui-là.

— Blagueurs!... Laisse voir.

Et Maria-Rosa de prendre en mains la branche. Aussitôt toutes les personnes présentes sentent un parfum délicieux d'une essence inconnue qui s'exhale du feuillage vert sombre et qui embaume quelques instants tout le hameau.

Ce phénomène impressionna fortement la mère de Lucie qui, dès lors, commença à admettre l'hypothèse que sa fille pouvait dire vrai. Elle était déjà un peu ébranlée par le récit des phénomènes extraordinaires constatés par tant de témoins à la Cova da Iria, six jours plus tôt.

Antonio lui-même, désormais, commença à défendre

Lucie lorsque sa mère ou ses sœurs s'acharnaient trop contre elle.

— Laissez-la donc tranquille! Nous ne savons pas si tout ce qu'elle dit est vrai, mais nous ne pouvons pas prouver que c'est faux.

Ainsi Lucie pouvait vivre moins tourmentée chez elle. Mais les difficultés extérieures croissaient; notamment, les visites et les interrogatoires, non seulement des personnes autorisées, mais de curieux et même de méchants, devenaient continuels.

Un jour, trois policiers à cheval interrogèrent longuement les trois enfants. Ils se retirèrent en disant :

— Réfléchissez bien et décidez-vous à révéler ce fameux secret; sinon M. l'Administrateur est décidé à vous faire mettre à mort.

— Oh! s'écrie Jacinte, j'aime tant Jésus et la Sainte Vierge!... Comme ça, nous irons plus tôt avec eux!

Comme la rumeur continuait à se répandre qu'on cherchait la mort des petits voyants, une tante, mariée à Casais, dans un district voisin, leur proposa de les emmener chez elle où ne pourrait s'exercer l'autorité du Ferblantier. Les enfants, s'étant concertés en secret, refusèrent de quitter le hameau natal en disant :

— Si on nous tue, tant mieux! Nous irons plus tôt en Paradis.

CHAPITRE VII

LA VISITE DE SEPTEMBRE

Nouveaux prodiges atmosphériques.

De plus en plus, le public portugais s'intéressait aux visions de la Cova da Iria.

Les manœuvres de l'administrateur du Conseil d'Ourém n'avaient pas eu d'autre résultat que de démontrer, aux yeux de tous, la sincérité des voyants. Il y eut, contre son attitude, des protestations indignées qui provoquèrent un accroissement considérable de foi et de dévotion envers celle que l'on appelait déjà Notre-Dame de Fátima. Et le public, enthousiasmé par les phénomènes atmosphériques du 13 août, attendit, avec plus d'impatience encore, la journée du 13 septembre.

Dès le matin de ce jour, les routes qui aboutissaient à Fátima étaient encombrées de véhicules et de piétons. On ne voyait guère que de vrais pèlerins : leur attitude de prière, leur piété ardente arrachaient des larmes aux plus indifférents.

A 10 heures, la foule emplissait le vallon désormais sacré. Les hommes étaient découverts. Presque tout le monde était à genoux. On priait et récitait le chapelet avec ferveur. Vers midi, lorsque les enfants arrivèrent à la Cova, on pouvait compter de *vingt-cinq à trente mille personnes*. C'était pourtant la pleine période des vendanges.

Voici comment Lucie, dans ses souvenirs, raconte l'arrivée des enfants à la Cova da Iria, ce jour-là :

« Les chemins étaient remplis de monde et tous voulaient nous parler. Il n'y avait pas de respect humain. Beaucoup de personnes, même de la haute société, fendant la foule qui se pressait autour de nous, tombaient à

genoux et nous priaient de présenter leurs supplications à la Sainte Vierge. D'autres, ne réussissant pas à nous approcher, nous criaient de loin, même du haut des murs ou des arbres sur lesquels ils s'étaient juchés pour mieux nous voir : « Pour l'amour de Dieu, priez la Sainte Vierge de guérir mon fils estropié!... Qu'Elle guérisse mon enfant aveugle!... Qu'Elle fasse revenir du front mon mari... mon fils!... Qu'Elle convertisse un pécheur qui m'est cher!... etc. » On nous recommandait de la sorte toutes les misères de la pauvre humanité!

« Et nous : disant oui à l'un, tendant la main à l'autre pour qu'il se relève, nous avançons toujours, aidés par quelques hommes qui nous frayaient le chemin à travers la foule. »

Arrivée sur les lieux, Lucie demanda aux assistants de réciter le chapelet. Ceux qui ne s'étaient pas agenouillés le firent à leur tour et ce fut une immense supplication, souvent accompagnée de larmes, qui monta vers la Reine du Ciel.

A midi, exactement, le soleil radieux de cette journée commença à perdre son éclat et l'atmosphère, comme aux précédentes apparitions, prit la teinte jaune d'or.

Un témoin déclare : « Ce que l'on a éprouvé dans ce rapide quart d'heure ne se peut oublier, mais il est difficile de l'exprimer. La vue de cette grande foule, son attente anxieuse et inquiète, la ferveur avec laquelle elle invoque la Reine du Ciel, l'auguste solennité du moment, tout était un spectacle admirable et très émouvant. »

Interrompant tout à coup son chapelet, Lucie s'écrie, radieuse :

— La voilà!... Je la vois!...

Presque en même temps, de cette immense foule s'élevèrent des cris de joie. Des milliers de bras se tendent vers le ciel. Marie donne une preuve sensible de sa présence.

« Regardez! Là-bas!... Là!... Ne voyez-vous pas?... Que c'est beau!... »

Dans le ciel bleu, pas un nuage. Aussi chacun découvrait bientôt ce qui est la cause de cet enthousiasme (1).

C'est le globe lumineux qui, aux yeux de ces milliers de témoins, se déplace de l'est vers l'ouest, glissant avec lenteur et majesté à travers l'espace et dégagant une lumière éclatante, mais agréable à voir.

Au bout du temps ordinaire que durait la vision, le même globe lumineux fut observé, remontant du fond de la Cova vers le ciel, dans la direction d'où il était venu.

De ce prodige, sur lequel nous reviendrons, un témoin particulièrement émerveillé fut un prêtre, qui devait devenir vicaire général de Leiria, venu là incognito. S'étant placé avec un ami à l'écart de la grande foule, il observa cet « aéroplane de lumière », et il a rendu témoignage de ce fait dans un récit circonstancié que nous rapporterons plus loin.

L'impression de ces deux prêtres — plutôt prévenus contre les apparitions — c'est que ce globe de lumière servait comme de « véhicule » à la Mère de Dieu pour la porter du Ciel à la Cova da Iria et la ramener au Paradis.

D'autres phénomènes insolites frappèrent les yeux des assistants pendant la durée de la vision. Une nuée blanche, qui fut aperçue de l'extrémité du vallon, enveloppait le chêne vert et le groupe des voyants. En même temps, du ciel tombaient des sortes de fleurs blanches ou de flocons de neige qui ne touchaient pas le sol, mais s'évanouissaient à une certaine hauteur (2).

Cinquième entretien avec la Dame.

Pendant ce temps, Lucie et ses cousins ne voyaient que la Dame. C'était le cinquième colloque que la céleste Visiteuse accordait aux petits bergers d'Aljustrel.

(1) Certains assistants ont déclaré n'avoir rien vu d'extraordinaire. D'autres remarquèrent seulement les modifications dans l'intensité et la couleur de la lumière solaire. (Voir, chapitre IX, Les signes atmosphériques.)

(2) Ce prodige s'est reproduit au moins une autre fois. (Voir chapitre IX.)

La Vierge leur recommanda de continuer à réciter le *Rosaire* pour obtenir la fin de la guerre. Elle insista pour qu'ils ne manquent pas de revenir le 13 octobre : saint Joseph viendra avec l'Enfant-Jésus et aussi Notre-Dame des Douleurs et Notre-Dame du Carmel.

Lucie demanda à la Vision de vouloir bien guérir quelques malades que des assistants lui recommandaient.

— Cette petite est sourde-muette, ne voudriez-vous pas la guérir ?

— Avant un an, elle trouvera du mieux.

Lucie expose d'autres demandes de guérison.

La Dame répond :

— *J'en guérirai certains, mais non pas tous, parce que le Seigneur ne se fie pas à eux.*

Ce qui signifiait, sans doute, que leurs dispositions étaient trop imparfaites, ou bien que la croix de l'épreuve leur était plus salutaire que la guérison.

S'adressant de nouveau à la Vierge, Lucie lui dit :

— Le peuple voudrait ici une chapelle.

— *Qu'on emploie la moitié de l'argent recueilli jus-qu'ici pour faire les pavillons. L'autre moitié servira pour la construction de la chapelle.*

— Bien des gens disent que je suis une menteuse, que je mérite d'être pendue ou brûlée. Faites un miracle pour que tous croient, demanda Lucie pour la troisième fois.

— *Oui, en octobre, je ferai un miracle pour que tous croient.*

C'est aussi dans cette apparition que Notre-Dame conseilla aux voyants de ne pas garder la nuit le petit cilice qu'ils s'étaient confectionnés avec une grosse corde.

Les assistants, se rendant compte que la voyante conversait avec un être invisible, n'entendaient pas la voix mystérieuse. Finalement Lucie cria au peuple :

— Si vous voulez la voir, regardez par là.

Ils ne virent que le globe de lumière remonter dans l'azur.

Alors la belle nuée blanche s'évanouit, les flocons mystérieux cessèrent de tomber, le soleil retrouva son éclat et sa couleur habituels. Les enfants rentrèrent chez eux en compagnie de leurs parents qui les avaient suivis de loin, tout tremblants, et qui eurent bien de la peine à les arracher à la curiosité des gens. Peu à peu, la multitude se dispersa en commentant ce qu'elle avait vu.

Interrogatoires.

La conformité des événements avec les prédictions des enfants et les prodiges qui accompagnaient les visions, augmentaient le crédit de Lucie et de ses compagnons; mais encore plus, tout cela excitait la curiosité du public et multipliait l'empressement des dévots et des curieux — et même des critiques malveillants — qui accouraient à Aljustrel pour interroger les voyants.

Déjà à la fin août, Olimpia avait dû retirer la garde du troupeau à ses deux derniers, afin qu'ils pussent être à la disposition des visiteurs. Leur frère Jean les avait remplacés.

Maria-Rosa, vers la mi-septembre, dans le même but, vendit presque toutes ses brebis.

Il n'y avait pas que la curiosité, la dévotion indiscrète ou les préventions plus ou moins fondées qui poussaient tant de personnes diverses vers Aljustrel. Des gens sérieux et compétents y venaient aussi afin d'étudier les faits en toute sérénité.

Parmi ces derniers se trouva un prêtre savant, professeur au Séminaire de Santarem, le R. Dr. Manuel Nunes Formigão Junior qui devait, par la suite, devenir l'historien de Fátima, sous le pseudonyme de vicomte de Montelo.

Par sa bonté et son amabilité, il gagna, dès sa première visite, la confiance des voyants et de leurs familles, de sorte qu'il fut toujours le bienvenu à Aljustrel et qu'il obtenait sans difficulté des réponses franches et complètes aux questions qu'il posait.

Le compte rendu de ses interrogatoires, qu'il rédigeait aussitôt, est toujours très intéressant, même quand les enfants répètent plusieurs fois les mêmes choses, car leur réponses montrent, avec la précision d'une photographie, leurs âmes candides et ingénues (3).

(3) Sur M. Formigão, voir note 1, Lourdes et Fátima, page 238. Dans nos éditions précédentes, nous avons publié les principaux passages de ces premiers interrogatoires.

CHAPITRE VIII

LA SIXIÈME ET DERNIÈRE APPARITION (13 octobre 1917)

Emotion et attente populaires.

Lucie raconte dans ses cahiers que, de temps en temps, de charitables personnes demandèrent la permission de l'emmener chez elles pour la soustraire aux importuns. Entre la cinquième et la sixième apparitions, Lucie et Jacinte passèrent quelques jours au village de Reixida, chez M^{me} Maria do Carmo Menezes, sœur de M. Marques da Cruz, académicien, auteur d'un ouvrage poétique sur les apparitions. Les curieux poursuivirent les enfants jusque là.

En voyant cette affluence et le fanatisme qui animait certains visiteurs, la généreuse hôtesse disait aux fillettes :

— Mes enfants, si le miracle que vous annoncez ne se produit pas, ces gens-là sont capables de vous brûler vives !

Les petites, toujours gaies et aimables, répondaient : — Nous n'avons pas peur parce que la Dame ne nous trompe pas. Elle nous a dit qu'il y aurait un grand miracle et que tout le monde serait forcé de croire.

Les récits des milliers de pèlerins du 13 septembre et les relations des journaux avaient donné une énorme publicité à la promesse d'un grand miracle le 13 octobre. C'eût été, en effet, une grande déception et, probablement, chez beaucoup une grande colère, s'il ne s'était pas produit.

À Aljustrel, la surexcitation était grande. Des bruits menaçants circulaient. Les enfants s'exposaient à de graves sévices si le prodige annoncé ne se produisait pas.

L'on chuchotait même que l'autorité civile avait l'intention de faire exploser une bombe à côté des voyants au moment de l'apparition. Chacun donnait son conseil : autant de têtes, autant d'avis.

Cette ambiance d'inquiétude ne fut pas sans influencer les parents dont les sentiments d'espoir, conçus à la suite des deux précédentes apparitions, faisaient de plus en plus place à la crainte et au doute.

De différents côtés on conseillait aux époux Marto de ne pas accompagner leurs enfants ce jour-là, mais de les laisser aller seuls à la Cova da Iria.

— On ne leur fera pas de mal, ils sont trop petits. Mais vous, vous pourriez être maltraités par la foule.

La mère de Lucie, elle, était dans un état de grande anxiété, partagée entre le désir de croire à ce que lui disait sa fille et la crainte de plus en plus forte que Lucie n'eût été victime de quelque hallucination diabolique (1).

A l'approche du jour fatidique, on lui suggéra d'aller se cacher au loin avec sa fille pour éviter le risque d'une vengeance populaire.

La veille au matin, Maria-Rosa, levée de bonne heure, avait appelé sa fille.

— Ma petite, je crois qu'il faut aller nous confesser. On dit que demain, si la Sainte Vierge ne fait pas le miracle promis, il nous faudra mourir à la Cova da Iria; les gens nous massacreront. Allons donc nous confesser pour être prêtes.

Mais Lucie était bien tranquille.

— Maman, allez-y, si vous le désirez; je viendrai avec vous, mais pas par crainte de la mort. Ce que la Dame a promis s'accomplira demain.

(1) Voici un de ses propos rapportés par sa fille aînée, Maria dos Anjos, au R. P. de Marchi : « Si c'est Notre-Dame qui se montre là, elle aurait pu déjà faire un miracle... Elle aurait pu faire jaillir une source... Mais basta! Quand il y pleut il n'y reste même pas une goutte d'eau!... Ah! que va-t-il sortir de cette affaire!... »

Sans être tout à fait rassurée, la mère ne parla plus de confession.

Et si l'on s'obstinait à parler aux enfants de la menace des bombes, ils répondaient simplement :

— Quel bonheur si nous pouvions monter avec la Dame, là-haut, au Paradis!

Durant toute cette journée, les routes qui conduisent à Fátima sont encombrées de véhicules de toutes sortes, sans compter les piétons, dont beaucoup marchent pieds nus. Dans tous les groupes, on récite le chapelet, on chante des cantiques. Malgré la fraîcheur de la saison, tout ce monde se dispose à passer la nuit en plein air, pour avoir le lendemain une meilleure place.

Le jour suivant se lève sur la région, froid, maussade, pluvieux. N'importe!... La foule augmente, augmente toujours. On arrive des villages voisins, des villes plus éloignées. Les journaux de la capitale ont envoyé leurs meilleurs reporters.

La pluie ne cesse de tomber à verse toute la matinée. La Cova da Iria, sous le piétinement de cette masse humaine, s'est transformée en un immense bourbier. Pèlerins et curieux sont trempés jusqu'aux os. On dirait que la Vision commence par mettre à l'épreuve la foi des pèlerins. Mais nul ne pense à partir.

Vers 11 h. 30, il y a là plus de cinquante mille personnes. Certaines évaluations dépassent le chiffre de soixante-dix mille. M. de Almeida Garrett, professeur à l'Université de Coïmbre, estimait la foule à plus de cent mille personnes.

Tous les yeux sont fixés sur le lieu des apparitions.

Lucie a une grande joie ce jour-là. Sa mère est à côté d'elle ainsi que son père. Cette fois, Antonio et Maria-Rosa ont voulu accompagner leur fille.

— Si Lucie doit mourir, nous mourrons avec elle, a courageusement déclaré la mère.

La multitude est si dense et si pressée à voir les enfants que ceux-ci seraient écrasés sans le dévouement

de quelques hommes qui leur font une garde du corps. Antonio, d'ailleurs, ne lâche pas la main de sa fille.

Prise de peur dans les remous de la foule qui les presse, séparée de son père, Jacinte pleure. Lucie la console, l'assurant que personne ne lui fera du mal.

Respectueusement, à leur approche, les gens s'efforcent d'ouvrir un passage.

Les voyants arrivent enfin et vont se placer devant le petit chêne vert dont il ne reste plus que le tronc déchiqueté. Les mamans les ont, ce jour-là, un peu endimanchés. Les fillettes portent une robe bleue et une mante blanche.

Une bonne dame de Pombalinho, M^{me} la baronne de Almeirim, a tressé sur leurs voiles, en l'honneur de la Dame qui va venir, de fines guirlandes de fleurs artificielles. D'autres gens leur ont chargé les bras de fleurs et mis des couronnes sur la tête... La pluie tombe toujours.

Jacinte, pressée de tous côtés, pleure et supplie qu'on ne la bouscule pas; les deux plus grands la mettent entre eux pour la protéger.

On récite le chapelet; entre les dizaines, on chante des cantiques et l'écho des collines répète et grandit encore l'immense voix suppliante et chantante qui, de la Cova da Iria, monte jusqu'au ciel.

Le message de la « Dame ».

Lucie demande que l'on ferme les parapluies. L'ordre se transmet à travers la foule qui, stoïquement, obéit.

À midi précis (2), Lucie tressaille et s'écrie :

— Un éclair!

Et regardant vers le ciel :

— La voici!... La voici!...

— Regarde bien, ma fille. Prends garde de ne pas te tromper, lui dit sa mère qui se demande, non sans inquiétude, comment s'achèvera cette affaire.

(2) Il s'agit de l'heure solaire. A l'heure officielle, il était 13 heures 30.

Mais Lucie ne l'entend plus... L'extase l'a saisie. « Le visage de l'enfant, déclarait à l'enquête, le 13 novembre 1917, un témoin oculaire, devenait de plus en plus beau et prenait une teinte rose; les lèvres s'aminçissaient ».

Cependant, François et Jacinte aperçoivent eux aussi la Dame à l'endroit ordinaire.

Pendant qu'ils la contemplant, la foule voit par trois fois se former autour de leur groupe, puis s'élever dans l'air jusqu'à la hauteur de cinq ou six mètres, une petite nuée blanche semblable à une fumée d'encens qui se dissout dans l'air.

Des mains pieuses ont orné l'arbuste mutilé de fleurs et de rubans de soie. La céleste visiteuse pose justement ses pieds sur ces ornements. Lucie n'a pas oublié qu'elle a promis de dire son nom et le but de ses visites à sa dernière apparition. Elle questionne :

— Qui êtes-vous, Madame, et que voulez-vous de moi?

La Vision répond :

— *Je suis Notre-Dame du Rosaire. Je désire en ce lieu une chapelle en mon honneur.*

Pour la sixième fois, Elle recommande de continuer à réciter le chapelet tous les jours, ajoutant que la guerre allait vers la fin et que les soldats ne tarderaient pas à retourner chez eux.

Alors Lucie, qui avait reçu d'une foule de gens des supplices à transmettre à Notre-Dame, lui dit :

— J'aurais tant de choses à vous demander!...

Et Elle :

— *J'en accorderai quelques-unes; les autres, non.*

Et revenant au point central de son Message :

— *Il faut que les hommes se corrigent, qu'ils demandent pardon de leurs péchés!*

Et prenant un air plus triste, avec une voix suppliante :

— *Qu'ils n'offensent plus Notre-Seigneur qui est déjà trop offensé!*

Ces paroles frappèrent fortement l'esprit des voyants; ils gardèrent un profond souvenir de l'expression de dou-

loureuse tristesse qui avait paru sur le visage de la Dame quand Elle les prononçait.

Ce furent les derniers mots; ils renferment l'essentiel du message de Fátima.

En prenant congé des enfants (eux-ci étaient persuadés que c'était la dernière apparition), dans un geste déjà connu, Elle écarta les mains qui se reflétèrent sur le soleil, comme si Elle voulait tourner les regards des enfants dans la direction de l'astre du jour devenu tout à coup visible (3).

La « danse » du soleil.

Au moment précis où la Dame faisait ce geste, Lucie avait crié à la foule : « Regardez le soleil ! » (4).

Alors l'immense multitude contempla un spectacle stupéfiant, unique, jamais vu... un de ces prodiges célestes qui semblent annoncés par la parole du Sauveur dans la prophétie sur les derniers temps : « *Les puissances célestes seront ébranlées* », les lois astronomiques seront renversées.

Tout à coup, la pluie s'est arrêtée et les nuages opaques depuis le matin, se sont dissipés. Le soleil apparaît au zénith, semblable à un disque d'argent que les yeux peuvent fixer sans être éblouis. Autour du disque mat, on distingue une couronne brillante.

Soudain, il se met à trembler, à se secouer avec des mouvements brusques et, finalement, il tourne sur lui-

(3) Dans cette apparition, comme dans les autres, Lucie seule avait parlé; Jacinte avait entendu les paroles de la Dame et celles de sa cousine; François n'avait fait que voir.

(4) Il semble que l'intention de Lucie n'était pas d'attirer par ce cri l'attention des personnes présentes sur les phénomènes solaires, mais plutôt sur la nouvelle vision qui commençait à apparaître à côté du soleil aux yeux émerveillés des voyants. De fait, tous les trois ont vu, à ce moment, dans la lumière solaire, la Sainte Famille, comme la Dame le leur avait promis le 13 septembre.



AUTOUR DE LA CAPELINHA (face postérieure).
13 mai 1957.



LA BASILIQUE, VUE DE LA COLONNADE



LE CARMEL SANTA TERESINHA, A COIMBRA
(Séjour de Sœur Marie-Lucie du Cœur Immaculé.)

PELERINS CAMPANT SOUS LE GRAND CHÊNE VERT
seul subsistant du temps des apparitions.



LA SIXIÈME ET DERNIÈRE APPARITION

113

même comme une roue de feu, projetant dans toutes les directions des gerbes de lumière, dont la couleur change plusieurs fois. Le firmament, la terre, les arbres, les rochers, le groupe des voyants et la multitude immense apparaissent successivement teintés de jaune, de vert, de rouge, de bleu, de violet... Et cela dure deux ou trois minutes!...

L'astre du jour s'arrête quelques instants. Puis il reprend sa danse de lumière d'une manière plus éblouissante encore.

Il s'arrête de nouveau pour recommencer encore une troisième fois, plus varié, plus coloré, plus brillant encore, ce feu d'artifice si fantastique, qu'aucun artificier n'aurait pu en imaginer de semblable.

Comment décrire les impressions de la foule?... Extatique, immobile, retenant sa respiration, ce peuple de soixante-dix mille voyants contemple...

Tout à coup, tous ceux qui composent cette multitude, tous sans exception, ont la sensation que *le soleil se détache du firmament et, par petits bonds à droite et à gauche, semble se précipiter sur eux, irradiant une chaleur de plus en plus intense.*

Un cri formidable sort à la fois de toutes les poitrines, ou plutôt des exclamations diverses, qui traduisent les dispositions diverses des âmes :

« Miracle! Miracle », crient les uns... « Je crois en Dieu! », proclame un autre... « Je vous salue, Marie », disent certains... « Mon Dieu, miséricorde! » implorent beaucoup... Et bientôt c'est le dernier appel qui domine.

Maintenant, tout ce peuple est tombé à genoux dans la boue et récite l'acte de contrition.

Cependant le soleil, s'arrêtant tout à coup dans sa chute vertigineuse, est remonté à sa place en zigzaguant comme il était descendu et il a repris peu à peu son éclat normal au milieu d'un ciel limpide. Alors, la foule s'étant relevée, chante en chœur le *Credo* (5).

(5) M. de Almeida, dans son article du 15 octobre, dans *O Seculo*, cite le cas de M. João Maria Amado de Melo Ramalho Vasconcellos,

Qui décrira l'état d'émotion de cette multitude? Un vieillard, jusque-là incroyant, agit ses bras en l'air en criant :

— Vierge sainte!!!... Vierge bénie!...

Et les larmes inondant son visage, les mains tendues vers le ciel, comme un prophète, le ravissement visible dans tout son être, il crie de toutes ses forces :

— Vierge du Rosaire, sauvez le Portugal!

Et de tous les côtés, sur le plateau, se déroulent des scènes analogues.

La rotation du soleil, avec les intervalles, avait duré dix minutes. Elle fut observée, répétons-le, par tous les présents sans exception : croyants, incroyants, paysans, citadins, hommes de science, journalistes et même pas mal de libre-penseurs. Tous, sans préparatifs d'aucune sorte, sans autre suggestion que l'appel d'une fillette invitant à regarder vers le soleil, perçurent les mêmes phénomènes avec les mêmes phases, au jour et à l'heure annoncés quelques mois auparavant comme ceux d'un grand prodige.

Plus tard, l'enquête canonique sur le miracle permit de constater que les mouvements du soleil avaient été aperçus par des personnes qui se trouvaient à cinq kilomètres et plus de la Cova da Iria, ignoraient par conséquent ce qui s'y passait et ne pouvaient en aucune manière être influencés par la suggestion ni victimes d'une hallucination collective (6).

L'enquête mit aussi en relief un fait fort curieux et qu'attestèrent tous ceux qui furent questionnés à ce sujet.

qui, sur le marche-pied d'un car, criait à très haute voix et lentement le *Credo*, du commencement à la fin, en regardant le soleil. Quand il eut fini, il s'appliqua à faire se découvrir ceux qui avaient gardé leur chapeau sur la tête.

(6) On trouvera divers récits de ce prodige dans le chapitre suivant et aussi en partie documentaire. Le plus complet est celui du professeur Almeida Garrett, page 326.

Lorsque la foule fut revenue de sa stupeur et assez consciente pour se rendre compte de ce qui se passait sur la terre, *chacun constata*, avec une stupéfaction nouvelle, *que ses habits, tout trempés par la pluie il y avait quelques minutes et souvent maculés de boue, étaient absolument secs* (7).

Remarquons enfin que, dans les autres apparitions, les phénomènes atmosphériques observés par l'assistance s'étaient produits pendant l'entretien de la Dame avec les enfants. Cette fois, ils commencèrent seulement lorsqu'Elle quittait la place ordinaire des visions. C'était donc l'adieu de Marie, non seulement aux enfants eux-mêmes, mais à la Cova da Iria et à toute la foule qui l'emplissait.

Ce sont là des réflexions qu'échangera tout ce peuple et qu'il résumera dans cette phrase mille fois répétée :

— Nous avons vu le « signe de Dieu »!

Et de ce prodige encore des milliers de survivants rendent témoignage, et si on leur dit : « Ne serait-ce pas un cas de suggestion collective? », il vous répondent : « Quoi?... La seule chose qu'il y avait de collective c'était la pluie qui nous trempait jusqu'aux os! »

Evidemment, si le Ciel a accumulé ce jour-là tous ces prodiges, c'est pour mieux convaincre les témoins et l'Église catholique tout entière de la réalité des apparitions aux enfants et de la crédibilité de leur témoignage, et aussi pour enlever aux parents des voyants et aux sectaires toute possibilité de le mettre en discussion.

Ces miracles inouïs avaient encore pour but, sans doute, de nous montrer l'importance exceptionnelle que la Mère de Miséricorde attachait au message qu'Elle venait apporter à la Terre par l'intermédiaire des trois petits bergers de Fátima.

Est-il besoin d'ajouter que la vision par Sa Sainteté Pie XII du même « signe de Dieu » renouvelée quatre

(7) Il y eut même la guérison d'une personne tuberculeuse qui avait supporté toute l'averse.

fois, les 30 et 31 octobre, et les 1^{er} et 8 novembre 1950 (*Osservatore Romano* du 13 octobre et du 17 novembre 1951) confirme à la fois le message de Fátima et la confiance que le Saint Père a placée en Celle qu'il invoque comme Reine du Monde et de la Paix?

La vision multiforme.

La Dame avait annoncé, l'on s'en souvient, qu'à sa visite dernière, Elle se montrerait avec saint Joseph et l'Enfant-Jésus. On ne put savoir si la promesse avait été tenue qu'en interrogeant les petits voyants lorsque eut cessé l'émoi formidable causé par les manifestations extraordinaires que nous venons de raconter.

Voici comment Lucie parlait des particularités de cette apparition, laquelle se montra, non à la hauteur du chêne vert, mais dans le ciel, à côté du soleil, pendant la durée du prodige solaire :

« J'ai vu saint Joseph et l'Enfant-Jésus à côté de Notre-Dame. Ensuite, j'ai vu Notre-Seigneur qui bénissait la foule. Puis, Notre-Dame s'est montrée, vêtue comme Notre-Dame des Sept-Douleurs, mais sans le glaive dans la poitrine. Enfin, je l'ai vue vêtue d'une autre manière; je ne sais pas comment dire, il me semble que c'était Notre-Dame du Mont-Carmel. Elle était habillée de blanc, avec une mante bleue, et tenait en mains le scapulaire. » (8).

Comme Lucie, ses cousins avaient vu quelques minutes la sainte Famille, mais non les autres visions.

« L'enfant était dans les bras de saint Joseph. Il était tout petit, un an environ. Tous deux étaient habillés de rouge clair (encarnado) ».

La vision multiforme n'avait été accompagnée d'aucune parole.

(8) Cette vision de Lucie a été interprétée par divers auteurs notamment par S. Em. le Cardinal Cerejeira (Homélie du 13 mai 1931) comme un rappel symbolique des trois sortes de mystères du Rosaire.

Après l'éblouissement.

Cependant, Lucie, François et Jacinte essaient de se dérober à la curiosité de ces milliers de témoins. C'est en vain.

Chacun veut les voir et prétend leur parler.

Dans la cohue, le senhor Antonio a dû lâcher la main de sa fille, qu'il ne reverra plus que le soir, au moment du repas (9).

On dirait que cette masse énorme de peuple, comme jamais la montagne n'en a vue, ne sait plus quitter les lieux où elle a ressenti une si puissante émotion. L'on voit, çà et là, des groupes humains qui font cercle autour d'orateurs improvisés. Mais partout on veut posséder quelques instants les voyants, surtout Lucie.

On la réclame à droite et à gauche; là-bas, dans ce bois; ici, dans ce pâturage, plus loin, à ce carrefour... et même sur la petite place de l'église, à Fátima. On la cherche à la Cova, à Aljustrel, dans sa maison, dans le jardin...

Et celui qui réussit à la rejoindre et à la retenir, ne sait que lui faire répéter ce qu'elle a dit déjà tant de fois à d'autres. Elle raconte à satiété les mêmes récits, recommence sans cesse les mêmes explications.

Certains auditeurs, en l'entendant décrire la vision, pleurent d'attendrissement :

— Quelle grande merveille! Dieu soit loué!

Il en est aussi qui, sans motif, émettent encore des doutes. Il s'en trouve même qui nieraient tout, jusqu'au grandiose miracle qu'ils viennent de voir.

Cependant, il faut repartir et revenir chacun dans son domicile et à ses occupations. Le soir même, les soixante-dix mille « voyants » du signe promis par la Vierge, en apportent la nouvelle dans chacune des villes, dans cha-

(9) Pour l'arracher à l'écrasement, un géant la prit sur ses épaules et la porta jusque sur la route; ne voyant pas devant lui, il trébucha et dut lâcher l'enfant qui passa sur d'autres épaules. Ce « géant » était M. le Dr Carlos Mendes. (Voir partie documentaire p. 319.)

cun des villages d'où ils sont venus. La grande rumeur, comme une trainée de poudre, se répand dans tout le Portugal, provoquant partout la plus vive curiosité, souvent une explosion de foi et de piété.

Le lendemain, les journaux la confirment dans des articles, où le scepticisme affecté du reporter cache mal une profonde émotion (10).

Pendant quelques jours il n'est pas, dans les boutiques, les salons, les marchés, les places publiques, en tout lieu où deux personnes sont réunies, d'autre sujet de conversation que les événements de Fátima.

L'instinct religieux du peuple portugais, si plein d'amour pour la Vierge sainte, n'attend pas, pour se prononcer, les enquêtes officielles, ni la décision de l'autorité ecclésiastique. Pour lui, François, Lucie et Jacinte ont reçu la visite de Marie, laquelle, conformément à sa promesse, a prouvé la réalité de sa présence par ce grand prodige que tout le monde a vu.

Et la piété séculaire du Portugal envers Marie reçoit de tout cela un approfondissement, un accroissement, une intensité extraordinaires. Tous les cœurs sentent pour ainsi dire la présence de la Reine du Ciel sur le sol et dans l'air du Portugal; ils touchent du doigt le surnaturel. Que dis-je? Ils sont comme écrasés sous le poids immense de cette idéale lumière d'En-Haut.

Et bientôt le rayonnement de grâce de Fátima, comme celui de Lourdes, s'étendra aux autres nations et au monde entier.

Des multitudes d'hommes ouvriront les yeux sur l'Au-delà et sur l'Infini, des cœurs innombrables s'éveilleront à l'Amour vrai, à l'Espérance chrétienne, à la Foi totale, parce que la Reine du Ciel a répondu à la prière de trois petits bergers qui disaient leur chapelet à genoux, à l'ombre des chênes verts.

(10) Nos précédentes éditions ont fait connaître l'article publié le surlendemain par le journal *O Seculo*. Voir d'autres articles plus loin, page 146 et page 325.

LES SIGNES ATMOSPHÉRIQUES

« Signes dans le ciel ».

Pour ceux qui ont essayé d'approfondir ce « mystère » de Fátima aux si vastes horizons, cet événement aux si multiples et si fécondes répercussions, les prodiges atmosphériques, et même la « danse » du soleil, constituent un accident secondaire, un ornement accessoire. Et nous estimons assez présomptueux ceux qui rejetteraient tout l'ensemble du mystère — principalement l'élément le plus important, ce Message si cohérent, si adapté aux besoins actuels des âmes et des peuples, si bien confirmé par les événements — sous le prétexte que Notre-Dame aurait joué avec les rayons du soleil sans consulter Messieurs les critiques sur la manière dont il convenait de le faire, — ou même, en mettant les choses au pire, sous prétexte que ce « signe de Dieu » serait un pur phénomène d'hallucination collective. Que l'éclat de ce soleil, tournoyant sur lui-même d'une manière réelle ou apparente, ne nous éblouisse pas au point de nous empêcher de saisir la lumière, bien plus éclatante selon nous, de tout cet ensemble de merveilles spirituelles sorties des mains de Notre-Dame de Fátima, et celle surtout de son Message de salut qui seul, selon sa promesse, « peut obtenir la paix au monde ». Même sans le prodige solaire, l'ensemble des merveilles de Fátima forme un tout harmonieux et cohérent, une réalité céleste et divine. Même sans les vitraux de sa rosace, une belle cathédrale n'en reste pas moins une cathédrale.

Ceci dit, notons aussi qu'il n'a jamais été fait de ces « signes » une étude complète et critique. Il serait cependant facile, si l'on y tient pour satisfaire les plus exigeants, d'instituer une enquête tant qu'il reste de nombreux survivants de 1917 dont on pourrait confronter et contrôler les dépositions. Toutefois, il convient de se rendre compte que les Portugais n'en sentent pas le besoin; chacun raconte ce qu'il a vu ou entendu et ne se soucie pas de savoir si cela concorde ou diffère avec ce